



# Les chroniques de Prologue

*par Augustin Lebeau*

Mai 1853



## TABLE DES MATIÈRES

Ma main droite refuse d'obéir !.....	3
Au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons.....	5
Hygiène dentaire chez les habitants de Prologue .....	11
Mai, mois des semences et de quelques superstitions .....	13
Le printemps, temps du grand ménage.....	15
Vitaline et les livres de comptes : Journal, Brouillard et Grand Livre .....	17
Que c'est qui bagoule, le bourgeois? .....	20
Conservation des pommes — Procession de la Fête-Dieu.....	23
La tourte serait en voie de disparition.....	26
Résultats de l'enquête sur l'hygiène dentaire à Prologue .....	29
Les prix des produits au Bas-Canada .....	34
Les essences de bois et leurs utilités .....	39
Prières aux Saints pour les épreuves de la vie .....	43
Poésie de correspondants du futur .....	47
La reconstruction du presbytère serait-elle contestée? .....	51
Corvée pour aider Luc Papineau à construire sa grange.....	54
Inspection des nids et des œufs de canard sur l'île-aux-fermiers .....	57



## Ma main droite refuse d'obéir !

Prologue, dimanche 1<sup>er</sup> mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Le soleil fait de nombreux efforts pour demeurer avec nous. Depuis deux jours, plusieurs nuages sont passés devant lui et se sont attardés à réduire son ardeur. Malgré quelques courtes disparitions, notre ami nous réchauffe du mieux qu'il peut.

Le joli mai, chantent les poètes. Le mois de mai est consacré à la jeunesse depuis l'Antiquité, époque à laquelle il était placé sous la protection de Maia, mère de Mercure par Jupiter, déesse de la fécondité des terres présidant au printemps.

Le mois de mai est dédié à la Vierge Marie par l'Église catholique seulement depuis le XVII<sup>e</sup> siècle.

Mai est le mois de la Sainte Vierge: Marie, celui où les paysans se réunissent le soir près des croix de chemin pour prier la Vierge, réciter leur chapelet et chanter de beaux cantiques.

C'est aussi une occasion pour tous de se retrouver, d'échanger des nouvelles et de profiter de la douceur de ces soirs où tout, l'espace d'un instant furtif, est à l'unisson!

Changement de propos! Voilà quelques jours que j'ai bien de la peine à prendre la plume. Je ne sais trop si cela est lié à cette histoire de montgolfière et de culotte. Oui, j'ai bien dit de CULOTTE.

La culotte de Jérôme ou simplement un phénomène temporel quelconque ?

Toujours est-il que ma main hésite à écrire. Bizarre, étonnant... ! Et pourtant je ne suis pas malade. Je vaque à toutes mes autres occupations.

Va bien falloir qu'un jour je vous raconte cette histoire de culotte.

Toujours est-il que j'ai cru un moment perdre tout contrôle sur ma main droite qui refusait obstinément de m'obéir. Tout semblait rentré dans l'ordre, mais voilà! D'autres phénomènes bizarres m'assaillent.

## TABLE DES MATIÈRES

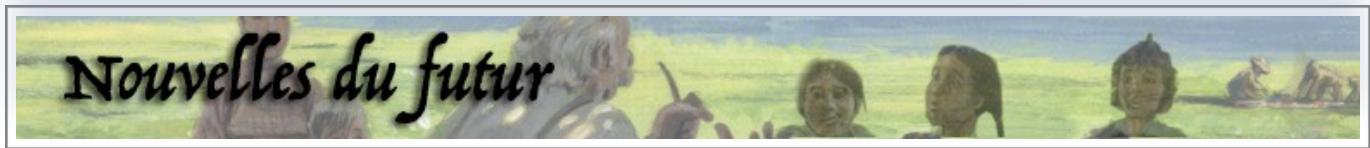
Diantre! J'ai la main droite qui tremble tant et si bien que je suis incapable d'écrire un mot correctement durant des heures. Il lui arrive de bouger en tout sens sans ma permission.

Je prends des objets que je lance à la tête de ma pauvre mère qui n'y comprend rien.

La folie de cette main est telle qu'elle m'a empoigné le cou au point de m'étouffer moi-même.

Heureusement, ma mère est arrivée juste à temps pour me déprendre de cette fâcheuse position.

Vous ne pouvez pas imaginer ce que je dois souffrir pour rédiger cette chronique.



Hier, le seigneur Gonzague Prologue m'a montré la lettre de l'un de ses correspondants. Il était admiratif devant les connaissances et la richesse du vocabulaire de ces jeunes écoliers! Voyez par vous-mêmes:

—«Le rap est un style de musique apparu aux États-Unis vers le milieu des années 1970 et développé par les noirs américains des villes. À l'origine, un Disc-jockey (D.j.) passe de courts extraits de disque en grattant leur surface en rythme avec la main ou l'aiguille de platine (« scratch ») tandis qu'un « rappeur » chante ou récite des paroles argotiques sur un rythme saccadé. Le rap naît commercialement dans la musique de danse des années 1980.»

Ma foi! Les jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs, mais ils sont également instruits et avides d'apprentissages.

Comme dirait monsieur le curé Chandonnay: «me semble que c'est une belle jeunesse qui s'épanouit ainsi dans les écoles!»

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons...

Prologue, mardi 3 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Un beau soleil nous a donné une belle journée. À vrai dire, tout chantait ce matin à mon lever. Prologue semble maintenant à l'abri des tempêtes, des secousses qui l'ont ballotté tout l'hiver.

Toutes mes excuses, monsieur Lagibotière, pour mes propos erronés concernant votre envolée en montgolfière.

Aujourd'hui, j'en conviens: j'ai parlé à travers mon chapeau et j'admetts que cela a pu vous créer préjudice.

Tel que promis, je publie la lettre que m'a fait parvenir, monsieur Théo Doolittle, votre ami.

— «Monsieur Lebeau,

— Au sujet de votre passage dans l'une de vos chroniques du mois d'avril dernier :

«Jérôme Lagibotière nous avait pourtant dit qu'une montgolfière traverserait le ciel de Prologue en avril. Rien de tout cela jusqu'à présent. M'est d'avis que ce n'était que vantardises de la part de ce jeune homme dont nous connaissons tous la tendance à exagérer et à raconter des histoires à dormir debout! »

— Je me dois donc de réagir à vos insinuations au sujet de Jérôme Lagibotière.

— Vous laissez croire dans ce passage que Jérôme ne serait qu'un vantard porté à l'exagération. Je dois vous détruire, Monsieur, et de la plus péremptoire des façons.

— Il est vrai que le jeune Jérôme a le verbe facile, mais je peux vous affirmer que toutes ses histoires ont un fond de vérité. Je le sais pour avoir partagé plusieurs de ses aventures, particulièrement en ce qui concerne les montgolfières dont vous faites les gorges chaudes.

— Au contraire de ce que vous avancez un peu gratuitement, Jérôme et moi avons effectivement traversé le ciel de Prologue. Malheureusement, à cause de circonstances indépendantes de notre volonté, ce vol historique s'est déroulé la nuit et dans des conditions que nous aurions souhaitées autres. Mais que je vous raconte pour que vous puissiez rétablir les faits.

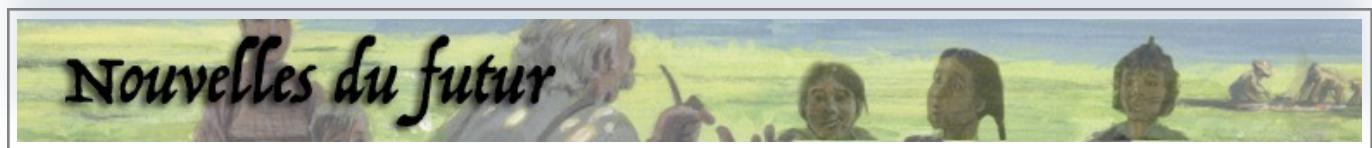
- Jérôme Lagibotière et moi nous intéressons aux vols de montgolfières et autres aéronefs depuis quelques années déjà.
- Pour Jérôme, c'est un rêve de jeunesse (voler comme un oiseau) et, pour moi, c'est une curiosité professionnelle, puisque je suis arpenteur-géomètre. En fin de compte, nous rêvons tous les deux de voir le monde de haut, dans toute sa splendeur!
- Nous avons tenté plusieurs expériences en nous inspirant des travaux du fameux aérostier américain John Wise. Malheureusement, nos tentatives de faire voler un ballon se sont toujours mal terminées. Jusqu'à la semaine dernière... Cette fois-ci notre aéronef n'a pas failli à la tâche.
- Il est vrai que nous avions pu nous procurer un des derniers modèles fabriqués par le susdit, le Neptune, et que nous utilisions un nouveau procédé de gonflage basé sur la production de gaz d'hydrogène.
- Ce gaz a des propriétés ascensionnelles beaucoup plus grandes que l'air chaud et il ne demande pas de chaleur, justement. Mais c'est un gaz très inflammable, la moindre étincelle et bang! tout explose!
- Vous vous imaginez bien que tout ceci a coûté fort cher (plus de 200£). Heureusement que j'ai reçu le soutien financier de la Commission royale de géologie du Bas-Canada. J'ai fait valoir l'utilité, sans précédent, de cette nouvelle technologie qu'est l'aérostat pour faire l'inventaire des caractéristiques géographiques et géologiques de notre immense pays.
- Quoi qu'il en soit, nous nous sommes installés près du marais du Chaudron, un endroit discret, pour faire nos préparatifs. Grâce à l'aide de quelques personnes du village, dont nous tairons les noms, nous sommes parvenus à faire fonctionner la machine à hydrogène et à gonfler le Neptune. Finalement, nous étions prêts à voler ce dernier vendredi d'avril, comme l'avait dit Jérôme.
- Nous sommes montés dans la nacelle du ballon vers la fin de l'après-midi. Malheureusement, un vilain vent du sud s'est mis à nous secouer. Nous ne savions plus que faire : couper les câbles qui nous retenaient au sol, nous laisser aller avec le vent ? Mais une bourrasque plus forte que les autres en a décidé pour nous.
- Voilà que nous fûmes brusquement précipités vers le ciel. La nacelle oscillait comme un pendule fou, je croyais bien ma dernière heure arrivée. Le vent nous a conduits vers la montagne Noire. J'ai craint, un moment, que nous allions nous y écraser. Nous n'osions pas atterrir de peur d'abîmer le ballon dans les arbres.
- Puis le vent a tourné et nous a dirigés vers le village. Il faisait maintenant presque nuit. Quand nous sommes arrivés aux abords du village, nous ne voyions presque plus rien. J'ai décidé de lâcher un peu de gaz pour descendre plus près de la terre. Mal m'en prit. L'ancre que nous avions laissée à la traîne s'est accrochée dans un obstacle. Que faire? Le ballon battait l'air furieusement sous les assauts du vent. Nous avions peine à nous maintenir dans la nacelle.

- Jérôme, dans un élan de témérité décide de descendre le long de la corde pour essayer de décrocher l'ancre.
- Le voilà qui descend par-dessus bord. Un éclat de lune me fait voir que nous sommes accrochés... après le clocher de l'église.
- Jérôme descend donc le long du clocher. Il essaie de décrocher l'ancre, plantée dans la toiture. Soudain, un craquement, le ballon est saisi dans une saute de vent. Il bondit dans les airs. L'ancre est arrachée! Jérôme remonte violemment le long du clocher. Il s'accroche dans la girouette. Ses vêtements se déchirent; il est aspiré vers le ciel à la suite du ballon.
- Heureusement il tient bon l'ancre dans ses bras. À la force du poignet, je parviens finalement à le ramener dans la nacelle. Jérôme est tout tremblant et fort penaud. En effet, il n'est plus vêtu que de sa seule chemise déchirée; une longue balafre descend de sa poitrine jusqu'au genou.
- Il me raconte ce qui est arrivé. Juste comme il parvenait à décrocher l'ancre du toit pentu, voilà qu'il fut emporté vers le haut par une force irrésistible. In extremis, il s'est accroché après l'ancre.
- Malheureusement, en remontant, sa ceinture de pantalon s'est prise dans une tige de la girouette. Sous le choc, la ceinture a été cisaillée et Jérôme est parti par en haut et ses pantalons sont restés en bas, avec le coq.
- Pauvre Jérôme! Et nous n'étions pas au bout de nos peines. Le ballon avait perdu beaucoup d'altitude et nous n'osions plus jeter l'ancre.
- Finalement, nous avons touché terre... Dans l'eau de la Serpentine. Heureusement la nacelle flottait bien. Le ballon a continué à se dégonfler. Il avait dû se déchirer dans les bourrasques.
- Nous avons dû couper toutes les amarres pour ne pas couler avec l'immense baudruche maintenant flasque. Finalement, le courant nous a fait échouer dans une courbe à près de deux milles du village. Quelle aventure! En prenant pied sur la berge, Jérôme a fait une de ses déclarations typiques :
- «Au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons!»
- Ce qui vous montre l'équanimité de ce brave jeune homme. Mais il m'a bien fait jurer de ne parler à personne de sa mésaventure. Comment expliquer à Angélique Hamelin ou à un villageois de rencontre qu'il avait perdu ses pantalons en se frottant à une girouette?!!
- Par la suite, je suis rentré à l'auberge en catimini pour y chercher un pantalon de rechange. Je l'ai apporté à Jérôme qui se dissimulait dans un taillis près du village. Il a pu ainsi regagner son logement sans trop attirer l'attention. Je pense que vous comprenez maintenant pourquoi Jérôme n'a pas fait état de ce voyage en ballon pour le moins mouvementé.

- Si vous passez près de l'église, levez donc la tête, vous remarquerez que la girouette est drôlement habillée!
- J'espère que vous voudrez bien publier un rectificatif pour rétablir les faits et laver la réputation de mon bon ami Jérôme.
- Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.
- Théophile Doolittle, arpenteur-géomètre diplômé membre de la commission royale de géologie du Bas-Canada.»

HUM! J'ai bien mérité cette réprimande.

Voilà que l'affaire est enfin tirée au clair. Quand j'y pense : « au moins, j'ai pas mouillé mes pantalons... ». Il a de la répartie ce coureur des bois devenu coureur de girouette...



Ce matin, le docteur Harris est venu me parler du contenu de ses lettres en provenance du futur.

Nous observons que plusieurs correspondants ont le sens de la philosophie et qu'ils se questionnent sur les valeurs humaines véhiculées dans leur monde.

Pareillement, nous avons ces sortes d'interrogations. En ce sens, nous sommes présentement à lire quelques œuvres de philosophes américains tels Henry David THOREAU, Walter WHITMAN et Ralph Waldo EMERSON.

L'on y traite des nouveaux défis de l'Amérique moderne (progrès technique, industrialisation, essor du capitalisme, transformations sociales) et des grands débats du 19e siècle américain (réforme, abolitionnisme, expansionnisme, droits des femmes, etc.).

Nous avons choisi de traduire une partie d'un essai d'Emerson parce qu'il montre bien les préoccupations de notre monde.

Je vais tenter brièvement d'expliquer le principe de la pensée d'Emerson afin que vous soyez plus en mesure de comprendre sa philosophie.

Emerson part du principe qu'il existe un esprit commun à tous les hommes et une relation entre l'homme et la nature telle que ce qui est dans celle-ci est dans l'esprit. Si chaque individu est en même temps l'univers, les grands hommes sont ceux qui l'incarnent le mieux et chacun peut en utilisant sa raison «s'apercevoir qu'il est un vrai prince».

Il lui faut pour cela avoir confiance en lui et rompre avec un monde où «tous les hommes se targuent d'améliorer la société, mais aucun homme ne s'améliore».

Certes! Le perfectionnisme moral d'Emerson nous rappelle au devoir envers soi, c'est-à-dire à des exigences éthiques dont nous ne saurions attendre de la société seule, fût-elle démocratique, qu'elle les satisfasse.

Voici donc un extrait d'un Essai intitulé «Confiance en soi et autonomie», paru en langue anglaise en 1841.

Nous ne prétendons pas que l'auteur possède la vérité, nous disons seulement qu'il propose un chemin qui mène à la réflexion. Sur ce, bonne lecture:

— «Je lisais l'autre jour des vers d'une grande originalité, écrits par un peintre éminent. L'âme entend toujours un avertissement dans de telles lignes, quel qu'en soit le sujet. Le sentiment qu'elles insufflent en nous a plus de valeur que toutes les pensées qu'elles peuvent contenir.

— Croire en votre propre pensée, croire que ce qui est vrai pour vous au fond de votre cœur l'est aussi pour tous les hommes, voilà où est le génie.

— Exprimez vos convictions latentes, et elles deviendront universelles, car ce qui est le plus intérieur devient à la longue le plus extérieur et notre première pensée nous sera un jour rendue par les trompettes du jugement dernier.

— Aussi familière que soit à chacun la voix de l'esprit, le plus haut mérite que nous accordons à Moïse, à Platon ou à Milton réside en ce qu'ils ont mis à mal livres et traditions, pour exprimer non pas ce que les hommes, mais ce qu'eux-mêmes pensaient.

— Un homme devrait apprendre à guetter et à repérer l'éclair de lumière qui lui traverse l'esprit de l'intérieur, plutôt que le lustre du firmament des bardes et des sages. Et pourtant, il écarte sans hésiter ses propres pensées, parce que ce sont les siennes.

— Dans toute œuvre de génie, nous reconnaissons nos pensées que nous avions rejetées : elles nous reviennent parées de la majesté de l'altérité.

— Les grandes œuvres d'art n'ont d'autre leçon importante à nous donner que celle-là. Elles nous apprennent à rester fidèles à nos impressions spontanées, avec une joyeuse inflexibilité, surtout quand le chœur des voix leur est opposé.

— Sinon, demain, un étranger viendra nous dire avec un bon sens consommé exactement ce que nous pensons et ressentons depuis toujours et nous devrons accepter avec honte que notre propre opinion nous vienne d'un autre.

— Il arrive toujours un moment, dans l'éducation d'un homme, où il est convaincu que l'envie naît de l'ignorance, que l'imitation est suicidaire, qu'il doit s'accepter, pour le meilleur ou pour le pire, et que, même si le vaste univers est plein de merveilles, aucun grain de maïs ne lui viendra d'un autre lopin de terre que de celui qu'il lui a été donné de cultiver.

— La puissance qui réside en lui est d'une nature nouvelle, il est seul à savoir ce qu'il peut faire, et encore ne le sait-il qu'après avoir essayé.

— Ce n'est pas sans raison qu'un visage, une personnalité ou un fait le marquent si fort, quand d'autres le laisseront indifférent.

— Cette sculpture gardée en mémoire n'existe pas sans une harmonie préétablie. L'œil s'était trouvé là où devait tomber un rayon, pour pouvoir témoigner de ce rayon particulier.

— L'homme est léger et gai quand il a travaillé avec cœur et qu'il a fait de son mieux ; mais ce qu'il fait ou dit autrement ne lui donnera aucune paix. Comme une délivrance qui ne délivrerait pas. Car, dans ce cas, son génie le déserte, les muses aussi, l'invention et l'espoir l'abandonnent.

Crois en toi-même : cette corde sensible fait vibrer chaque cœur. Accepte la place que la divine Providence t'a réservée, la compagnie de tes contemporains et l'enchaînement des événements. Les grands hommes l'ont toujours fait, ils se sont confiés comme des enfants au génie de leur temps, montrant par là qu'ils comprenaient qu'était nichée dans leur cœur une chose digne d'une confiance absolue, qui travaillait par leurs mains et dominait tout leur être.

— Nous sommes des hommes, nous devons accepter avec l'esprit le plus noble cette même destinée transcendante ; ne soyons ni des faibles, ni des invalides abrités dans un endroit protégé, ni des lâches fuyant devant une révolution, mai, soyons des guides, des sauveurs, des bienfaiteurs [...].

— Que de jolis oracles la nature nous délivre-t-elle dans son texte, sur le visage et dans le comportement des enfants, des bébés et même des animaux ! [...] Leur esprit est un, leur regard est encore invaincu et, lorsque nous contemplons leur visage, nous sommes déconcertés.

— Le petit enfant ne se conforme à personne : tous se conforment à lui [...].

— Ne pensez pas que le jeune homme n'ait aucune force parce qu'il ne peut nous parler, ni à vous ni à moi. Écoutez donc ! Dans la pièce voisine, sa voix est très claire et pleine d'emphase. Il semble savoir comment parler à ses contemporains. Timide ou audacieux, il saura bien nous rendre, nous, ses aînés, complètement inutiles.»

Voilà, c'était un texte d'Emerson.

Nous nous questionnons, le docteur Harris et moi, sur l'intérêt de ce texte pour des jeunes gens du futur.

Est-ce qu'au XXI<sup>e</sup> siècle, on parle encore d'autonomie et de confiance en soi ?

La correspondance que le docteur Harris a engagée avec les écoliers du futur le rend perplexe.

Serait-il possible qu'en ce siècle d'innovations techniques des plus incroyables, l'HOMME soit encore si timide quant à la réalisation de son plein potentiel ?

— Voilà.... le philosophe que je suis vous laisse sur cette dernière question.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Hygiène dentaire chez les habitants de Prologue

Prologue, mercredi 4 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Un beau soleil nous a donné une belle journée. À vrai dire, tout chantait ce matin à mon lever. Prologue semble maintenant à l'abri des tempêtes, des secousses qui l'on ballotté tout l'hiver.

Plusieurs habitants du futur demandent à nos correspondants de leur parler des mesures d'hygiène dentaire à Prologue. Cette question étonne beaucoup, car nos gens ont, sur cela, des mœurs bien différentes de ceux du futur. Comme la réponse à cette question méritait quelques explications, j'ai demandé à mademoiselle Elisabeth Harris et à Madame Thérèse Chiasson de faire leur petite enquête.

Comme vous le savez sans nul doute, ces dames sont très préoccupées par les soins quotidiens qu'il faut apporter à notre corps. Le texte qu'elles m'ont fourni était trop volumineux pour que je l'inscrive en entier dans le cadre de cette chronique. Leur recherche n'est pas encore complétée, mais cela ne saurait tarder et vous pourrez le consulter dans les jours qui viennent.

L'extrait que je vais vous soumettre est paru tel quel dans «Le Manuel des Dames, ou l'Art de la toilette, suivi de l'Art du modiste, et du mercier-passementier». Ce livre est l'œuvre de madame Celnart et il a été imprimé à Bruxelles en 1829.

— «On doit veiller encore avec plus de soin à conserver ses dents que ses cheveux, puisque ces parties sont aussi essentielles à la santé qu'à la beauté: quelque bien portant que vous soyez, si vos dents sont malpropres et cariées, la mastication est imparfaite, la digestion s'altère, et par conséquent la santé se détruit. Avant même que cet immanquable résultat ait effacé vos agréments, ils perdent tout leur prix si une belle et bonne denture n'en rehausse l'éclat.

— Qu'importe la fraîcheur, la grâce des traits, de la bouche, si des dents chargées d'un tartre impur révoltent à la fois la vue et l'odorat? Car il ne faut point se le dissimuler, la fétidité de l'haleine vient presque toujours de la malpropreté des dents, bien qu'on l'attribue ordinairement à l'estomac ou à la poitrine: ces causes peuvent exister sans doute, mais très rarement, d'une manière obscure, que la médecine seule peut apprécier, au lieu que la plus simple réflexion démontre qu'il est impossible que des dents malpropres n'aient pas une mauvaise odeur.

— Quand quelques particules d'aliments [sic], et surtout de viande, se sont logées dans l'intervalle, n'ont-elles pas une odeur infecte quand on les retire le lendemain? et

lorsqu'elles demeurent constamment, que d'autres s'accumulent sans cesse, la fétidité de la bouche tiendrait à un autre motif? De plus, en négligeant ses dents, on articule mal, on rit avec contrainte, et l'on se prépare les plus intolérables douleurs.

— La propreté est le plus grand spécifique contre l'altération des dents; nous nous en occuperons d'abord: quelques dentifrices concourent à son action bienfaisante; nous les indiquerons ensuite; enfin nous terminerons par donner les moyens d'arrêter la carie des dents.

— Le grand ennemi de la blancheur, de la solidité de la denture, est la concrétion nommée tartre, que les aliments déposent autour des dents, sur le bord des gencives. Ce tartre, d'abord semblable à une espèce de limon jaunâtre, finit par devenir une croûte osseuse qui jaunit, déchusse les dents, repousse et détruit les gencives. L'essentiel est donc de l'empêcher de se former, et d'enlever, à mesure qu'elles se déposent, les parcelles qui en restent sur les dents.

— Ces moyens sont extrêmement faciles et peu coûteux, car les meilleurs dentifrices se composent de substances simples, communes, et si quelques sels d'un prix élevé s'y joignent, c'est en si petite quantité que la dépense est toujours légère. IL n'y a que les opiate, les poudres et les liqueurs de charlatans qui soient onéreux». A suivre...



Mylène et Karl sont deux correspondants de Monsieur Ovide Polansky. Dans sa deuxième lettre, ce dernier disait que les jeunes filles de Prologue «se retournaient toutes sur son passage».

M'est d'avis qu'il y a beaucoup de vantardise et de fanfaronnade là-dessous! Toujours est-il que je ne suis pas le seul à penser de même. Il paraît que Mademoiselle Mylène aurait répondu à Ovide qu'il était «macho»!

Ovide Polansky ne sait s'il s'agit d'une injure ou d'un compliment! Il attend une explication de sa correspondante.

Décidément, ces jeunes du futur ont de bien curieuses mœurs.

Voyez! Chloé Lavoie m'a raconté que mesdemoiselles Maripier, Julie et Rachel écrivent que leur chat est au régime. Vous conviendrez que cela est déjà fort curieux! Elles ajoutent que l'ordinateur est toujours accompagné d'une souris.

Hum! Avouez qu'il y a de quoi être perplexe. Quoi qu'il en soit, la jeune Chloé est allée s'informer auprès de notre institutrice de la signification du mot «régime».

Depuis, elle raconte à qui veut l'entendre que les chats du futur doivent suivre des régimes parce qu'ils mangent trop. Elle en est venue à la conclusion que c'était sans doute à cause de toutes les souris d'ordinateur dont ils se nourrissent.

M'est d'avis que cette conclusion souffre d'une certaine incompréhension malgré la logique du raisonnement de Chloé!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Mai, mois des semences et de quelques superstitions

Prologue, jeudi 5 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Fatigué des trop nombreuses interventions de la gent ouatée, le soleil a pris son baluchon et a tourné le dos au village toute la journée. La pluie n'attendait que cela. Cachée dans la grisaille des cieux, elle s'est abattue sur la terre sèche dans un tel bruissement qu'on aurait cru, à certains moments, qu'elle était en colère contre quelqu'un.

Dimanche prochain, après la messe, tous les paroissiens se réuniront pour faire une procession dont l'itinéraire s'étendra sur tout le territoire de la paroisse.

Nous emprunterons d'abord les chemins du village pour nous rendre à la chapelle de procession située sur le domaine seigneurial.

Le cortège devra être très ordonné, le porte-croix et les enfants de chœur ouvriront la marche. Monsieur le curé et le bedeau suivront. Les hommes et les femmes seront séparés et fermeront la procession. Tout au long du parcours, nous réciterons les litanies et prierons à haute voix.

Le lendemain, en bordure des champs, il y aura nombre de petites croix formées de brindilles de bois bénites plantées ça et là pour favoriser les récoltes.

Le mois de mai est le mois principal pour les semences. Toutes les semences et plantations, excepté le sarrasin et le navet, devront être terminées avant la fin de ce mois.

Durant le mois de mai, comme au mois d'octobre d'ailleurs, certains bourgeois, notables, artisans et habitants de Prologue assistent à la messe tous les matins.

Je parle surtout pour les gens du village qui ont peu de distance à parcourir. Ceux-là gagnent l'église le soir vers les sept heures pour le salut.

Ceux des côtes Sainte-Justine, Saint-Ambroise et des Écossais se retrouvent à la même heure aux croix de chemin pour prier la Vierge.

Mademoiselle Tremblay, l'institutrice du village, m'a informé qu'elle amènerait bientôt, les enfants prier à la petite chapelle de procession localisée près du moulin à Magloire!

Certes! Je les verrai dans le courant de l'après-midi, marcher en rang, silencieux et obéissants!

Les anciens de Prologue disent que la première pluie de mai, qu'ils appellent «l'eau de mai» est bénéfique pour les yeux.

L'aïeule, Marie-Josephte Bernier, qui a les superstitions d'une vieille sorcière, a rempli un plein baril de cette eau. Elle prétend que la première pluie de mai est bonne pour soigner toutes sortes de maladies.

J'ai même aperçu, cette journée-là, plusieurs habitantes qui sont allées se mettre sous la pluie pour laver leurs cheveux.

D'autres disent que cette pluie est bénéfique pour les animaux. Dans plusieurs exploitations de Prologue, les habitants ont fait sortir les troupeaux de l'étable pour débarrasser les bêtes des parasites.

Les plus anciens vont jusqu'à prétendre qu'il faut éviter de se marier pendant le mois de mai parce que ce mois est tout entier dédié à la Vierge Marie et qu'il est par le fait même, le mois des vierges. On ne doit donc pas se marier en ce moment-là de l'année.

J'ai questionné Jane-Édith Caldwell et Luc Papineau sur la question. Vous savez sûrement qu'ils projettent de se marier dans le cours de l'été.

Il paraît que les parents du jeune Papineau sont formellement intervenus pour que le mariage des jeunes ne se fasse pas en mai. La croyance populaire dit que cela porte malheur.



Hé bien, mes amis, les montgolfières existent encore dans le futur. Il y aurait même une fête annuelle qui leur est dédiée. Des centaines de montgolfières en provenance du monde entier s'élèvent alors dans le ciel de Saint-Jean-sur-Richelieu à trois heures de cheval de Prologue. Jérôme Lagibotière était heureux d'apprendre la chose du jeune McLean qui l'a lui-même apprise de Carl et Benoît, deux correspondants du futur.

— Vous savez m'sieur Lebeau, m'a-t-il dit, ça me fait tout drôle de penser que dans plusieurs années, ils vont être des centaines à s'élèver dans le ciel. C'est sûr que les vents vont les diriger par ici. Ah! J'aimerais bien vivre assez vieux pour voir ça!

Hum! Le clocher de l'église pourra pas toutes les accrocher, lui ai-je répondu en souriant.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Le printemps, temps du grand ménage

Prologue, samedi 7 mai 1853

### **TEMPÉRATURE DU JOUR**

La pluie s'est calmée pour laisser place à des percées de soleil. Depuis ce matin, le soleil est radieux, sans aucun souvenir de son escapade.

Le printemps est la période du grand ménage que les mères et les filles entreprennent pendant que les hommes hersent et sèment.

«Tout y passe: le lavage des murs, des plafonds, des planchers, des meubles et des couvertures, rangements des vêtements d'hiver, démontage des poêles avant l'installation dans la cuisine d'été».

Cependant nous ne retrouvons pas cette rallonge qu'est la cuisine d'été à toutes les maisons de Prologue.

Je devrais même dire que cela est tout nouveau. Mais, les habitants semblent y prendre goût et m'est d'avis que d'ici quelques années, toutes les maisons de Prologue en seront affublées.

Accolée à la maison, la cuisine d'été a servi de chambre froide durant l'hiver. À l'écart de la maison, elle prend le nom de fournil et, c'est là que l'hiver on entrepose les outils et, que le père bricole.

Pour sûr, la plupart des cuisines d'été sont aménagées sans confort. Elles contiennent cependant l'essentiel soit : une grande table, des chaises, des berçantes, une grande cheminée pour cuire le repas et un buffet pour ranger la vaisselle.

Faut dire que certaines cuisines d'été sont aménagées avec beaucoup plus de... hum! Disons de confort!

J'imagine qu'il en sera de même pour celle que se fera construire le curé Chandonay à même le nouveau presbytère.

Chez l'habitant, la famille vivra dans la cuisine d'été jusqu'à l'automne. On y prendra ses repas et on viendra s'y reposer avant de regagner, le soir, les chambres de la maison.

Ainsi, la maison restera propre jusqu'à ce que tous la réintègrent avant les premiers froids.

Ah! Le gros bon sens de l'habitant a de quoi nous éblouir! Pensez que l'entretien d'une seule pièce, à ce moment de l'année, réduit au minimum les soins du ménage alors que tous, femmes et filles comprises, sont aux champs.

Les bêtes aussi déménagent pour gagner les pâturages. Comme elles sont enfermées depuis plus de six mois et qu'elles ont perdu l'habitude de marcher, on ne les éloigne guère de la ferme les premiers jours.

Par la suite, on confie généralement aux enfants le soin de les mener aux champs le matin et de les ramener le soir, car les nuits de mai sont souvent fraîches.

Ce matin, j'ai vu une bien curieuse procession. Édith Desrosiers était à «cheval» sur une vache dénommée «Balade» et sa sœur jumelle, Hélène, tirait le licou pour faire avancer la bête qui ne semblait pas très enthousiaste!

À ma vue, Édith a rapidement mis le pied à terre de peur, sans doute, de paraître ridicule.

Elle n'aurait pas dû, car j'ai plutôt trouvé charmant ce petit instant d'ingéniosité et de simplicité.

Je n'ai pu m'empêcher d'aller vers elles et de leur dire qu'en les voyant ainsi de loin, j'avais cru apercevoir une belle princesse montée sur un noble cheval mené par une élégante dame de compagnie.

Les deux petites m'ont regardé intensément et ma foi, je crois bien qu'elles ne savaient pas trop si elles devaient rire ou rougir!

Si vous connaissez quelque peu le caractère de la p'tite Édith, vous saurez bien deviner quelle a été finalement sa réaction!



Saviez-vous qu'il existe des «guichets automatiques» dans le futur?

Les gens y insèrent une carte et demandent un montant d'argent qui leur est remis par la machine.

Ma foi! cela me fait penser au fameux joueur d'échecs automate. C'était, à ce que l'on disait, un mécanisme intelligent qui pouvait jouer aux échecs.

Heureusement, on a vite découvert la supercherie: un nain était caché dans l'automate et dirigeait ses mouvements.

Pfft! Je me demande si ce n'est pas ainsi avec ces «guichets automatiques?»

Les gens du futur se font-ils berner? Hé! Hé! Je vous conseille de chercher le nain...

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Vitaline et les livres de comptes : Journal, Brouillard et Grand Livre

Prologue, lundi 9 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Un magnifique soleil a illuminé Prologue toute la journée. Une légère brise a rendu le temps tout à fait confortable! Comme il a été prédit dans le Nouvel Almanach du Bas-Canada, les premiers jours de mai ont été, malgré un peu de pluie, très beaux et très favorables aux travaux de toutes sortes.

Les trois vieilles filles du défunt Isidore Lavoie, sœurs d'Eustache, auront terminé l'ensemencement de leurs champs avant le 20 mai.

Comme chaque année, elles ont engagé des journaliers agricoles pour semer le lin avant cette date afin que les grosses chaleurs de l'été n'entravent pas sa croissance.

Ensuite, avec un léger hersage, les graines ont été enfouies. Finalement, on a passé le rouleau pour permettre aux graines de mieux adhérer à la terre.

M'est d'avis que ces trois vieilles filles auront encore une bonne récolte cette année.

Partout dans la seigneurie Prologue, les habitants ont déjà préparé le coin du potager. C'est l'homme qui a d'abord retourné la terre à la bêche ou à la houe. Ensuite, l'habitante s'est chargée de l'aplanir et d'émettre les mottes résistantes.

Elle a organisé la répartition des cultures puis semé. Elle a donc égalisé la terre, enlevé les cailloux et les racines, brisé les mottes avec un râteau. Puis avec la gratte (binette), elle a formé de chaque côté d'une allée centrale, des planches sur lesquelles elle a creusé des petits sillons.

On trouvera dans la majorité des jardins de Prologue, un peu de maïs, des oignons, de la ciboulette, des carottes, laitues, betteraves, poireaux, persil, fèves.

C'est que le potager doit fournir à toute la famille une bonne partie de son alimentation annuelle.

Changements de propos! Comme vous le savez, mademoiselle Vitaline s'occupe, sous la supervision de sa mère, de la tenue des livres de comptes du magasin général. Elle tient l'état du Journal, du Brouillard et du Grand Livre.

Je vous rappelle un peu de la nature de son travail, histoire de vous mettre dans l'atmosphère.

Le Journal est un volume in-folio, réglé d'une ligne à la marge de gauche et de trois lignes à la marge de droite.

Vitaline doit y inscrire la date, le nom, la somme, la transaction, la quantité, la qualité et le prix. Elle doit mettre au débit des personnes, ce que son père vend à crédit et, au crédit ce que les clients donnent en paiement.

Elle ne doit pas oublier de mettre dans la marge, le numéro de la page où se trouve le compte dans le Grand Livre.

Dans le Brouillard, elle écrit tous les jours toutes les affaires qui sont contractées par ses parents et qui doivent être portées sur les livres de comptes.

Même si le Brouillard exige moins d'ordre et de netteté que le Journal, il doit être tenu avec sérieux.

Dans le Grand Livre, Vitaline doit transporter tous les comptes qui se trouvent dans le Journal.

Elle doit donc faire face à plusieurs problèmes de calcul. Il faut qu'elle soit forte en chiffres, cela va de soi.



Jane-Édith m'a raconté ce qu'elle avait écrit à sa correspondante dénommée Méli au sujet du «poisson d'avril».

Certes! Nous sommes déjà en mai, mais nos correspondants du futur nous questionnent sur nos us et coutumes concernant cette fête.

Voyez ce que mademoiselle Jane a répondu à la question de Méli:

«J'aime aussi jouer des tours pour le poisson d'avril. Je n'en ai pas joué cette année, mais j'ai quand même bien ri. Le petit-fils de ma patronne, Thérèse Chiasson, lui a joué un tour. Il lui a fait croire qu'il n'arrivait plus à parler du tout parce qu'il avait avalé une souris et qu'il ne pouvait plus que couiner.

Au début, Mme Chiasson n'a pas cru l'histoire, mais quand son père a joué le jeu et qu'il s'est mis à essayer de faire cracher son fils, ma patronne a commencé à s'exciter. Elle a mordu à l'hameçon... et elle a bien ri lorsqu'elle a découvert l'attrape.»

Diantre! Mon amie l'aubergiste ne m'a pas parlé de ce tour. Est-ce à dire qu'elle est un peu honteuse de s'être ainsi laissée prendre?

Quoi qu'il en soit, la jeune domestique m'a interrogé sur l'origine du «poisson d'avril».

J'ai bien cherché dans mes livres et encyclopédies. Je ne peux avancer que des hypothèses, car, les historiens ne sont pas du même avis sur le sujet.

Cependant, la plupart s'entendent pour dire que l'hypothèse la plus courante le fait naître au 16<sup>e</sup> siècle.

En 1564, le roi Charles IX a décidé que l'année ne commencerait plus le 1<sup>er</sup> avril, mais le 1<sup>er</sup> janvier. Ce changement a eu des conséquences, car il a également décalé les échanges de cadeaux et d'étrennes qui marquaient le passage à la nouvelle année.

Il se trouva des gens pas contents, qui rouspétèrent. Alors on tourna l'affaire en dérision, accablant les rouspéteurs de farces de ce genre: les uns faisaient semblant de ne pas se rappeler que le Premier de l'an avait changé, et offraient aux autres des «étrennes» qui étaient des blagues, des farces, et comme on n'avait plus besoin de poisson (puisque le Carême était en train de finir, assez de poisson!), on accrochait un poisson séché sur leur porte, leur veste, leur dos...

Mystifications, fausses convocations, missions farceuses, tout est bon ce jour-là pour piéger l'ami ou le quidam: «Poisson d'avril»! C'est ainsi qu'à Prologue ont envoi les moins dégourdis chercher la corde à virer le vent, un bâton à un seul bout, etc.

Certes! Cette interprétation n'est qu'hypothèse, car, dans la Grèce Antique, on fêtait le Dieu du rire que remplaçât la déesse de l'Amour, Aphrodite née de l'écume et protectrice des poissons.

Il est curieux de constater que cette coutume a traversé le temps et est encore l'objet d'une célébration dans le futur.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Que c'est qui bagoule, le bourgeois?

Prologue, mercredi 11 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

De sombres nuages ont chassé le soleil très tôt en matinée. Ils sont passés au-dessus de nos têtes sans laisser tomber quoi que ce soit. Faut croire qu'ils se retenaient. Depuis, le soleil est revenu et brille de mille feux.

Dimanche dernier, à la sortie de la messe, monsieur Donald Laprise a fait le crieur public. Sa sortie a provoqué un grand émoi dans la population de la seigneurie. Écoutez bien!

— «Oyez! Oyez! Chers concitoyens, il est de notoriété que chaque année, en saison de culture et de récolte, de nombreux dommages sont causés par des habitants peu soucieux de maintenir la paix dans la population du comté!

— Attendu également que depuis quelque temps de malheureux incidents ont opposé quelques-uns d'entre vous et envenimé les relations que l'éducation religieuse et civile conseille d'entretenir avec ses semblables, je vous

avise que désormais j'appliquerai strictement certains aspects des Actes relatifs à l'Agriculture adoptés par le gouvernement du Bas-Canada le 10 août 1850, et ce, dans le but de remédier aux abus préjudiciables à l'agriculture.

— Attendu que mon devoir d'officier de justice m'oblige à maintenir la paix et la bonne entente partout sur le territoire sous ma juridiction je vous fais la lecture de ces points de loi et afficherais ces règlements à la porte de l'église, au magasin général et dans tout autre endroit de rencontre publique dans la paroisse tels l'auberge, le moulin à farine et le moulin à scie!

— Cette annonce sera également faite pendant deux dimanches consécutifs dans les différents lieux de culte du comté à savoir, l'église de Prologue, la petite chapelle de la seigneurie de La Gâtine, l'église de la seigneurie de La Chamaille et finalement l'église de la seigneurie de la Vadrouille.

— Voici donc les points de loi pour lesquels j'entends désormais être sévère: qu'il soit statué, que depuis et après la passation de cet acte...

Bla-bla-bla! Monsieur Laprise avait lu ce paragraphe solennellement et avec vigueur. Mon voisin de droite me chuchota:

— Que c'est qui bagoule, le bourgeois?

Je le toisai et compris rapidement qu'il ne blaguait pas. Il ne comprenait tout simplement pas ces formules et ces mots compliqués. Je me fis donc un devoir de lui simplifier ce premier point de loi. J'expliquai :

— Il dit qu'il y aura une pénalité contre les personnes qui passeront sur les terres d'autrui sans permission et le contrevenant pourra être arrêté.

Mazette! Le bougre de bonhomme était également sourd d'oreille.

— Quuuuoooolii, dit-il, le malfaisant sera maltraité? Y doit sans doute parler des malvas mal-embouchés qui arrivent d'on ne sait où et qui font peur aux enfants! À qu'à bien se tenir, la Marie-Quatre-Poches!

— C'est cela, dis-je, impatient!

Avant qu'il n'ajoute quoi que ce soit, le juge de paix poursuivit:

— Et qu'il soit statué, que lorsqu'aucune personne...

— Et qu'il soit de plus statué, qu'il ne sera permis...

— Là, j'ai toute compris, dit notre habitant, en se frottant la bedaine! Mais pourquoi a-t-il, toute du long de son discours, regardé le vlimeux de Léon Simard et m'dame Blackburn. Carait-y à voir avec l'histoire de la fugue du cheval de Léon Simard à l'automne dernier? Ou ben encore avec la vielle dispute du marchand avec le bonhomme Simard à propos des dommages qu'avait causés son malcommode d'étaillon dans le potager de m'dame Anabelle?

Je fis semblant de ne rien entendre, mais je savais bien que ces événements étaient en partie responsables de la nouvelle attitude du juge de paix qui, somme toute, en avait assez de ces genres d'histoires!

Monsieur Laprise ajouta avec force et conviction, si je puis dire :

— Et qu'il soit statué, qu'il sera du devoir du juge de paix...

— Et vu qu'il arrive fréquemment que les chiens...

— Bla-bla-bla!

Un grand silence plana, à ce moment précis, sur les habitants présents.

Tous regardèrent Eustache Lavoie et madame Saintonge. Je savais que monsieur Laprise avait réglé à l'amiable le différend qui opposait ces deux personnes à la suite de l'agression de Brasdor sur madame Saintonge, l'hiver dernier, mais il était évident qu'il ne voulait plus avoir à intervenir dans ces sortes de disputes.

La loi faisait foi d'arbitre, je me suis fait la réflexion que le juge de paix faisait sûrement le pari que citer publiquement la loi, suffirait à éteindre les velléités futures des habitants de Prologue.

Et puis, il y avait eu cette histoire de moutons égorgés, plusieurs étaient convaincus que c'était l'œuvre d'un chien errant!

Ce matin, comme promis, monsieur Laprise avait affiché ces points de loi dans les édifices publics du village.

Depuis, le marchand général est débordé. Les habitants viennent faire «un tour» pour constater de visu la chose.

D'aucuns font semblant de lire, car la plupart ne savent ni lire ni écrire ce qui, après tout, ne les empêche pas de pointer du doigt telle phrase et de clamer bien haut leur opinion sur le sujet!

Hum... j'ai l'impression que les prochaines semaines seront chaudes d'autant plus que la construction du presbytère débutera bientôt.



Il y a quelques CERVEAUX du futur qui ont de bien curieuses mœurs.

Ainsi, deux correspondantes dénommées «Vieille branche» et «Mymynature» ont expliqué quelques notions de sociologie moderne à notre jeune commis en lui parlant des «ados» à leur époque.

Malheureusement, mademoiselle Vitaline n'arrive pas à déchiffrer ce langage d'une autre époque.

Ma foi! Pour avoir lu cette lettre, je dirais qu'il y a de quoi en perdre son latin.

Il paraît que l'on classe «les ados» selon plusieurs catégories: «Barbie» «Punk» «Yo» «Sportif» «Gotik» «Nerd» «Ordinaire».

Les deux jeunes filles ajoutent, histoire de nous mêler un peu plus, que les «ados» de ces nombreuses catégories frayent ensemble comme carpes à la ponte.

Ses deux correspondantes se décrivent comme ordinaires, sportives et un peu punk.

Nous sommes perplexes et nous nous demandons: qu'est-ce qui différencie ces paysans du futur: sont-ce les vêtements, les coiffures, la «parlure», le nez, les oreilles, la taille, les yeux?

Diantre! C'est un peu compliqué tout cela.

En effet, Vitaline se demande comment on différencie un «ado sportif d'un ado punk», etc. Et comment savoir s'il est punk et sportif?

Sacrebleu! J'espère bien que «Vieille branche» et «Mymynature» sauront être plus limpides dans leur prochaine lettre!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Conservation des pommes — Procession de la Fête-Dieu

Prologue, vendredi 13 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Diantre! Ils étaient tous là. Le ciel de Prologue a été l'objet d'une scène digne d'un grand opéra. Au théâtre, quand tous les comédiens parlent en même temps, c'est le chahut...

À l'opéra, les voix des chanteurs s'accordent dans une merveilleuse mélodie. Dans le ciel, le soleil, le vent et la chaleur se sont accordés en harmonie. De même pour les nuages, le vent, la pluie et le froid. S'exprimant en alternance, ces acteurs de la nature ont créé le plus bel effet dramatique qui soit. Ainsi, il en fut de notre journée.

Monsieur McLean, un habitant de la côte des Écossais, est venu me trouver aujourd'hui pour m'instruire de la conservation des pommes.

Ne vous méprenez pas. Il ne s'agit pas de Sean McLean, le père du jeune Henry-Firmin, qui réside près de l'étang des Chats Noyé.

Celui-là est Irlandais alors que je vous parle plutôt d'un Écossais arrivé à Prologue du temps que la seigneurie Prologue était en d'autres mains que celles de la famille Prologue.

En effet! La seigneurie Prologue a déjà été achetée par un marchand écossais du nom d'Alexander McCoy. Le marchand a tenté de peupler, sans succès, la seigneurie d'immigrants écossais et irlandais. Il en est bien venu quelques-uns qui ont laissé des traces de leur passage dans tout le territoire.

Je parle des tenanciers localisés sur le versant sud-est de la montagne du «Solitaire» au lieu nommé depuis, la côte des Écossais ou le rang des «Anglais».

Depuis le passage de ces immigrants, l'air s'embaume tous les printemps de l'odeur de magnifiques pommiers.

James McLean est, je crois bien, l'un des rares habitants qui, dans la seigneurie Prologue, sache garder ses pommes en bonne condition jusque dans le mois de juillet. Voici donc sa méthode.

Méthode pour conserver les pommes:

— «Séchez parfaitement une jarre vernie; mettez au fond quelques cailloux ou galets; remplissez la jarre de pommes; recouvrez d'une rondelle de bois qui s'adapte exactement et scellez avec un peu de ciment frais.

— Les cailloux attirent l'humidité des pommes; le mortier ou ciment attire l'air contenu dans la jarre, et laisse la pomme libre de la pression qui pourrait s'exercer sur elle et qui, conjointement avec le principe de putréfaction qu'il contient, est la cause qui les fait gâter.

— Des pommes ainsi conservées ont été trouvées parfaites, saines, belles et juteuses en juillet».

Changements de propos! Dans quelques jours, ce sera la procession de la Fête-Dieu.

Comme de coutume, la procession aura lieu le matin à la sortie de la messe.

L'ordre de marche sera celui-ci: la Bannière de la paroisse; la Bannière de la Saint-Jean-Baptiste suivie des garçons de l'école: c'est le jeune Mathieu Martin qui tiendra cette bannière; la Bannière de l'Immaculée Conception suivie des filles de l'école: c'est Édith Desrosiers qui portera fièrement cette bannière; la Bannière de la Sainte-Famille suivie des femmes: c'est madame Pauline Lemieux qui la portera ; puis les Clercs, le Saint Sacrement, les Marguilliers, les Chantres et pour finir, la Bannière de Saint-Joseph suivie des jeunes gens et des hommes: c'est Henry-Firmin McLean qui tiendra cette bannière et ma foi, il avait l'air heureux d'apprendre que cet honneur lui reviendrait cette année!

Deux reposoirs ont été installés, l'un dans la chapelle de procession située sur le domaine seigneurial et l'autre près du bac du passeur, Trefflé Bellerive. Monsieur Bellerive a promis de décorer le reposoir de tentures, de rideaux de dentelle et de fleurs en papier.

Le jeune Paulin Larose et sa sœur Édith représenteront des anges. On leur a fait des ailes de papier. Ils devront se tenir dignement, immobiles, les mains jointes de chaque côté de l'autel improvisé.



Ce matin, j'ai discuté avec le docteur Harris de la vie dans le futur telle que racontée par ses correspondants. Nous avons tous deux été fort impressionnés par les propos de messieurs Andrew et Philippe.

Diantre! Il paraît que même si au Canada, tous les humains sont traités également: droit à une éducation, soins médicaux et un emploi, du moins en théorie, il y a quand même de l'injustice.

Prenez par exemple le choix des étudiants dans les facultés de médecine des universités: les élèves les plus aptes sont parfois mis de côté au profit de ceux qui ont de l'argent. D'après monsieur Philippe ce sont les «plus riches qui prédominent»!

— M'est d'avis que mademoiselle Elizabeth serait très triste d'apprendre cela. Elle qui se représente la vie des femmes dans le futur d'une façon idyllique.

Et, que dire de la vie de tous les jours:

— «Malgré tous nos services, vous ne connaissez pas la chance que vous avez d'être dans le calme de votre époque . Vous savez, la guerre, les problèmes sociaux, les prophètes de malheur... Ceci dit, je ne veux pas vous effrayer, il y a quand même des bons côtés à notre époque.»

— Diantre! Il est encore heureux qu'il y ait de bons côtés à vivre au XXI<sup>e</sup> siècle.

Il paraît que les enfants du 21<sup>e</sup> siècle sont vaccinés contre les maladies qui font tant de victimes à notre époque. Mais, il semble qu'il y ait un revers à cette médaille.

En effet, de nouvelles épidémies, comme le SRAS (syndrome respiratoire aigu sévère) qui est une épidémie qui affecte le système respiratoire, font des ravages. Bref, il n'y a rien de parfait sur terre, quelle que soit l'époque.

Pis encore! Il paraît qu'il y a «aussi une maladie sérieuse qui affecte les vaches : ESB (encéphalopathie spongiforme bovine). C'est une maladie qui affecte leur cerveau et les rend « folles ».

Pour éviter les dangers de contamination, on doit les incinérer. C'est aussi une perte économique énorme, car quelques pays deviennent méfiants et arrêtent d'en acheter même s'il n'y avait qu'une seule vache contaminée dans UNE seule ferme ; cela est désolant n'est-ce pas?»

Sacrebleu! En effet, c'est désolant. C'est madame Marie-Louise Beaulieu qui serait attristée d'apprendre cela. Cette paysanne a grand soin de tous les animaux qui composent son cheptel.

Il paraît aussi que l'obésité est devenue un problème qui affecte une bonne partie de la population. «Et avec l'obésité viennent le diabète et les problèmes cardiaques.»

Bougre! Je me souviens avoir vu le docteur Harris frémir en lisant cette phrase: «Mais la gourmandise n'est-elle point votre péché mignon?»

— Ouais! Ce n'est pas très rassurant! Va falloir que je surveille mon alimentation, m'a-t-il dit, consterné par sa lecture.

— Imaginez! Il paraît qu'il y a des véhicules spécifiquement équipés pour garder le malade en vie pendant le voyage vers l'hôpital.

Je ne vois pas comment on pourrait transformer nos charrettes, carrioles, traîneaux à chiens pour transporter en toute sécurité les malades chez le docteur Harris!

À moins que nos inventeurs... Ce qui est apparu le plus étonnant dans cette lettre ce sont les informations suivantes:

— «Maintenant, les chirurgiens utilisent beaucoup de machines, comme le scanner à résonance magnétique pour avoir une vue intérieure complète [...] Nous utilisons aussi la fibroscopie technique qui, en faisant passer un tuyau dans le corps de l'opéré, nous permet de voir à l'intérieur de son estomac [...].»

Avouez, m'a dit le docteur Harris que toutes ces nouveautés médicales sont extraordinaires! C'est tout simplement époustouflant. Pourtant, il y en a plus d'un ici, à Prologue, qui ne me laisserait jamais utiliser de tels instruments sur eux. Déjà qu'ils sont impressionnés par mon stéthoscope. Ils y verrraient de la magie, pire encore, de la diablerie! Nous avons ainsi philosophé sur l'évolution de la médecine et sur la vie quotidienne dans le futur.

Tout cela est à la fois formidable et inquiétant... c'est selon, mais, il est certain que vivre dans le futur doit être très excitant!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La tourte serait en voie de disparition

Prologue, dimanche 15 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Dame Nature a attrapé une vilaine grippe. Depuis deux jours, elle tousse, crachote et grogne de tous ses membres.

Le soleil est fiévreux, le tonnerre gronde, la pluie crache sur la terre et le vent hérisse les tignasses. Grisaille et froidure, elle est devenue.

Mais qu'on lui donne un remède, une tisane, qu'on la soigne: avant qu'elle nous rende tous malades!

J'ai parlé du phénomène atmosphérique que nous observons depuis quelques jours à monsieur Joseph Simard qui sait, d'habitude, si bien lire le ciel et ses présages.

Il m'a affirmé que c'était la première fois qu'il était témoin d'une telle manifestation.

D'aucuns savent que monsieur Simard a un fort beau pigeonnier dans lequel il élève des pigeons domestiques.

Il est le seul éleveur de ces sortes d'oiseaux à des lieues à la ronde.

La plupart des habitants de Prologue trouvent inutile de faire l'élevage de tels oiseaux parce qu'ils abattent à volonté la tourte, un «pigeon sauvage» qui traverse nos terres en très grand nombre.

Cependant, cette manne nous fait défaut depuis deux ans et je suis prêt à croire que nous les verrons de moins en moins parce que nous les avons trop chassés.

Je serais plutôt de l'avis de certains naturalistes qui prédisent la disparition complète de l'espèce d'ici quelques années.

Revenons à nos pigeons! Monsieur Joseph Simard a débuté l'élevage des pigeons depuis deux ans et je vous assure qu'il passe, aux yeux des habitants de Prologue, pour un énergumène et un exalté.

Son élevage domestique comprend deux sortes de pigeons; le fuyard et le privé.

Les fuyards s'appellent ainsi parce qu'ils vont chercher leur nourriture au-dehors. Ils comptent pour peu dans son élevage.

Les privés, encore appelés «pigeons domestiques», demeurent confinés à la volière. Ils sont plus gros et ont la chair plus tendre.

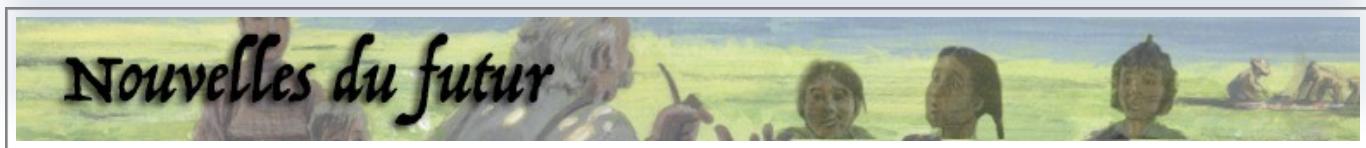
Ces oiseaux, que monsieur Simard ne gardera pas plus de quatre ans, seront mangés en fricassée et en pâté, ou bien encore mis au pot.

Tout cela pour vous dire que le bonhomme Simard a observé que ses «fuyards» sont revenus tard au colombier et que cela indique de la pluie pour les jours suivants.

Il a également observé que plusieurs poules se roulaient dans la poussière plus que de coutume, ce qui est aussi annonciateur de pluie.

Il en est de même avec les coqs qui chantent, depuis deux jours, le soir ou bien encore à des heures extraordinaires.

Et là, je ne vous parle pas du coq des McLean qui chante à toute heure du jour. Le jeune Henry-Firmin dit à qui veut l'entendre, que ce coq est idiot. Ce qui, de mon avis, est assez juste!



Nos correspondants s'intéressent beaucoup à nos coutumes concernant le mariage.

Malheureusement, le mariage donne lieu à une fête populaire fréquemment dénoncée par les austères curés de campagne.

Est-ce à dire qu'il n'y a pas de véritables noces à moins qu'elle ne dure trois jours et trois nuits?

Dans nos campagnes du Bas-Canada, je dirais qu'il y a sûrement beaucoup plus de mariages sans faste au sein du petit peuple des campagnes, que de bombances spectaculaires.

Que la fête commence. Après avoir satisfait le Dieu du ciel et les princes de ce monde, le peuple s'adonne à un cérémonial de son cru.

Voici donc la description la noce d'un riche paysan telle que vécue par mon ami, le bedeau Roger Lamarre.

Malgré les répétitions, cette description vous donnera l'impression d'être un invité aux noces.

— «Ne serait-il que dix ou onze heures, ils se mettent tous à table, excepté le marié, son beau-père, et sa belle-mère qui restent debout et servent la mariée qui est au haut de la table, ayant à ses côtés son frère ou autre proche parent, et la sœur ou autre parent du marié, qu'ils nomment garçon et fille d'honneur pour les cérémonies de la noce; le nombre des conviés est toujours presque de cent personnes.

— Le repas est généralement composé de pièces de lard frais et de moutons qu'ils font cuire dans le four, ou qu'ils font bouillir, les deux seules manières de faire cuire leur viande, ils ont aussi quelquefois, mais, très rarement des volailles.

— Vers le milieu du repas, ils font chanter la mariée, qui le fait bien ou mal, et chacun ensuite chante sa chanson qui ne finit guère sans boire un coup d'eau-de-vie, étant la seule liqueur qu'ils y boivent, et ce en grande quantité.

— Lorsque les esprits commencent à s'échauffer, on voit avec un œil surpris le père s'approcher de son fils, et boire avec lui pendant plus d'une heure et se saluer réciproquement, et déchirer avec un appétit incroyable des morceaux de viande d'une énorme grosseur, ainsi que des pâtés à demi-cuits composés de pommes et de mélasse; ils sont rarement incommodés; il faut croire que l'eau-de-vie qu'ils boivent recuit les aliments qu'ils mangent et les fait digérer aussitôt.

— J'en ai cependant vu un qui en fut malade. Le docteur Harris lui conseilla de boire de l'eau chaude; quand il entendit parler d'eau chaude, il se mit à rire, et demanda au contraire encore à manger, cela, me dit-il, fera passer le reste.

— Le dîner de la noce fait, qui dure environ une heure et demie, le garçon d'honneur tenant un gant va prendre le marié par la main, et la fille d'honneur les conduit ainsi au milieu de la chambre, où le meilleur joueur de violon de Prologue les fait danser le menuet.

— Dès qu'ils ont fini, on prie quatre autres couples qui dansent aussi tous ensemble 4 menuets, dans une chambre qui souvent n'a pas dix pieds en carré.

— La fête continue. Après le souper, une «foule» de jeunes garçons et filles arrivent pour danser. On les appelle les «survenants».

— Les jeunes gens ont pour coutume et ne manquent jamais de porter chacun une bouteille d'eau-de-vie sous le bras qu'ils cachent autour de la maison de la mariée, ou dans les bûchers, et vont de temps à autre boire un coup pendant la danse».

Certes! Cette description de noce est représentative des grandes festivités dont seules sont capables les familles tant soit peu opulentes.

Par exemple, l'année dernière, dans la seigneurie de la Vadrouille, une noce a duré trois jours et trois nuits.

Le bonhomme Pivert n'avait que deux filles et estimait avoir les moyens de les marier de belle manière.

Il a eu besoin de plusieurs maisons: l'une pour danser, une autre pour dormir, une troisième pour cuisiner et faire ripaille.

Cette noce fut surpassée par un riche cultivateur qui fit durer trois semaines les noces simultanées de sa fille et de son fils cadet.

Ma foi! J'imagine que ces sortes d'extravagances n'existent plus dans le futur.

À propos de mariage, je me demande si les gens du XXI<sup>e</sup> siècle se marient toujours religieusement?

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Résultats de l'enquête sur l'hygiène dentaire à Prologue

Prologue, mardi 17 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Impossible de voir le soleil, il se cache. Une épaisse couche de nuages fanfaronnent au-dessus de nos têtes depuis deux jours. À maintes reprises, ils ont laissé échapper la pluie qui les gonfle et qui, telle la sue, les noircit et les rend si rebutant.

Aujourd'hui, je laisse la plume à madame Chiasson et à mademoiselle Élisabeth Harris.

Je ne sais si vous vous rappelez d'une chronique précédente dans laquelle il était question d'hygiène dentaire. À cette occasion j'ai parlé de l'enquête menée par ces deux dernières dames auprès des habitants de Prologue. Alors, chers amis du futur, voici les résultats de leur travail:

— Bonjour les «petits snaurauds»!

— Monsieur Augustin Lebeau après avoir constaté que plusieurs correspondants du futur demandaient aux habitants de Prologue de décrire nos mesures d'hygiène dentaire nous a demandé d'écrire un texte sur le sujet.

— Il est vrai que cette question étonne beaucoup nos gens et c'est pourquoi mademoiselle Elisabeth Harris et moi fûmes chargées de faire notre petite enquête et de vous en faire part dans les plus brefs délais.

— Nous avons pris tout cela très au sérieux et, malgré les simagrées de monsieur Lebeau qui trépignait d'impatience, nous avons quand même pris le temps nécessaire pour fignoler notre investigation afin de bien vous informer des différents aspects de la question.

— Alors, «Torriabe de bean» nous voilà profitant de cette tribune pour vous parler de nos us et coutumes et dévoiler les résultats de notre recherche auprès de plus de cinq cents habitants de Prologue de toutes conditions et de tous âges.

— Nous n'ignorons pas que cette tribune est d'habitude réservée à monsieur Lebeau et, en quelque sorte, aux habitants de Prologue dont vous n'avez jamais entendu parler et dont les idées ont peu d'occasions de traverser les LIGNES et d'échouer quelque part sur votre ordinateur.

- Bien au contraire, mademoiselle Harris et moi avons de nombreux correspondants du futur. Le bien-fondé de notre intervention tient à la volonté exprimée par la majorité des habitants de Prologue qui, au cours d'une assemblée, nous ont choisis pour mener l'enquête, car, à Prologue, nul n'ignore que nous sommes très préoccupées par les soins quotidiens qu'il faut apporter à notre corps.
- Une fois n'est pas coutume et il est probable que nous n'aurons plus à nous exprimer à travers cette tribune.
- «Bigre»! comme dirait l'autre, c'est aussi une réplique à certaines remarques désobligeantes que quelques correspondants ignorants de nos us et coutumes ont osé proférer.
- Mais de tels propos, comme dirait l'écrivain français Théophile Gauthier, proviennent, à ne pas en douter, des «...célestes ignorances d'un jeune cœur»!
- C'est pourquoi ce feuillet ne sera pas un écrit polémique, mais plutôt une description de nos habitudes en ce domaine auquel nous ajouterons, dans une prochaine chronique, un texte tiré du Manuel des Dames, ou l'Art de la toilette, suivi de l'Art du modiste, et du mercier-passementier . Ce livre est l'œuvre de madame Celnart et la copie qui sert à cette publication a été éditée à Bruxelles en 1829.
- Mes «petits snaurauds», nous espérons bien que vous serez nombreux à nous faire part, dans votre prochaine correspondance, de vos réflexions sur la question.
- Sapristi! pour reprendre mademoiselle Harris, vous nous devrez une histoire, alors pourquoi ne pas nous expliquer, pour notre plus grande satisfaction, les us et coutumes des habitants du futur concernant l'hygiène buccale.
- Hé!Hé! Comme dirait Monsieur Lebeau, «m'est d'avis» que nous aurons quelques surprises!
- Trêve de tergiversations, nous sommes prêtes pour la grande aventure!
- Dans un premier temps, nous avons fait quelques lectures qui nous ont renseignés sur les mœurs des Européens et des Américains en ce domaine.
- Ainsi nous avons appris qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, la brosse à dents est plus rare en France et en Angleterre que les cure-dents, les poudres et les pâtes dentifrices aromatisées. Il paraît que cette situation n'avait rien d'inusité étant donné que, pour la minorité qui se préoccupe alors d'hygiène buccale, la qualité de l'haleine et l'apparence importent plus que la santé des dents.
- En font foi, les nombreux produits mis sur le marché pour la toilette de la bouche visant davantage à désodoriser l'haleine et à faire briller les dents qu'à nettoyer.
- Fabriqués à base de poudre ou d'acide (sel d'oseille), jus de citron, etc.) certains de ces produits tels l'alun, le corail, la pierre ponce, la crème de tartre, l'acide sulfureux,

contiennent toutefois de puissants abrasifs qui produisent, selon certains, un effet contraire à celui recherché.

— Nous avons aussi appris que certains sont convaincus que l'urine a la propriété de faire briller les dents.

— Vous avez bien lu! Prenez, par exemple, le cas des Espagnols. Ils avaient en cette fin de XVIII<sup>e</sup> siècle et ont même encore en mille-huit-cent-cinquante-trois, l'habitude de se rincer la bouche tous les matins avec leur urine.

— Comme chacun sait, les Espagnols ont la réputation d'avoir de belles dents... pour le reste, je ne saurais quoi dire vu que je n'ai jamais vu un Espagnol d'assez près pour sentir son haleine.

— Torriabe de bean! il m'est difficile de poursuivre, car tout près de moi, il y a mademoiselle Harris qui glousse telle une poule qui appelle ses petits. Elle rit en poussant des petits cris et en haussant les épaules à chaque respiration.

— Me voyant incrédule de la voir ainsi se moquer des habitudes d'autres peuples, elle m'a finalement assuré que sa raillerie ne concernait en rien les mœurs des Espagnols.

— Non! C'est plutôt qu'elle devine les grimaces de ses correspondants lorsqu'ils liront ce paragraphe.

— Imaginez, m'a-t-elle dit, il y a certains de mes correspondants qui prétendent prendre jusqu'à sept bains par semaine sans parler des douches! Ils semblent être d'une impeccable propreté alors, ils auront sûrement une petite réaction à lire ce que nous écrivons sur les mœurs des Espagnols.

— Excusez cette digression et revenons-en à nos moutons!

— Les Espagnols ne détiennent pas l'exclusivité de cette pratique, car le Dictionnaire des sciences médicales de 1822 précise: «nous connaissons beaucoup de Français qui soignent leur bouche à l'espagnole et qui ne s'en vantent point».

— Heureusement! Ici à Prologue nul ne nous a parlé de cette coutume.

— C'est vers les années 1830 que les hygiénistes et les médecins ont commencé à suggérer de se brosser toutes les dents et non plus seulement celles d'en avant.

— Rappelez-vous que l'objectif de la plupart des pratiques n'est pas la préservation des dents, mais plutôt la désodorisation de l'haleine.

— L'eau ne fait évidemment pas partie de cette pratique. Il est aisément de comprendre les réticences qui accompagnent l'utilisation de l'eau en Europe, aux États-Unis comme au Bas-Canada; elles tiennent toutes de la même nature.

— Ainsi, les épidémies de choléra qui font des milliers de morts en Europe, aux États-Unis et dans le Bas-Canada, dont une des causes de propagation, aux dires de certains

médecins, est la pollution de l'eau, ne viennent qu'accentuer les idées sur le danger d'avoir recours à l'eau comme pratique de soins corporels.

— Vers 1850 alors qu'elle n'est pas encore complètement réhabilitée pour la toilette du corps, elle est toujours considérée comme nuisible pour les dents.

— En fait, c'est toujours l'humidité qui est nocive. Voici ce que certains traités écrits par des médecins français en disent: «L'humidité a été toujours signalée comme étant très nuisible aux dents: évitez les lieux bas et humides, toutes les fois que vous le pourrez. On a remarqué de tout temps que les populations riveraines des grands cours d'eau, des étangs et marais perdent leurs dents avant le terme de l'adolescence.»

— En ces temps-là et, même encore en mil-huit-cent-cinquante-trois, l'hygiène dentaire est donc aussi «sèche» que la toilette du corps. Poudres et pâtes s'appliquent donc sans eau et entre deux frottages dont on ne doit pas abuser.

— Les manuels et les traités conseillent de faire cette opération, une fois par semaine.

— On peut aussi se mettre dans la bouche pour faciliter l'expectoration qui a lieu ordinairement le matin, une pastille de guimauve, de jujube, de gomme arabique, un petit morceau de sucre d'orge ou candi.

— Les habitants de Prologue, pour la plupart, se nettoient rapidement les dents avec les doigts ou bien encore avec une petite serviette personnelle.

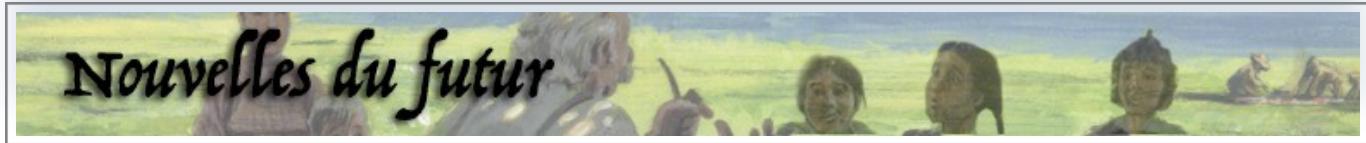
— Plusieurs chiquent de la gomme de sapin alors que d'autres mâchent du tabac à chiquer. Les premiers croient s'assurer ainsi une haleine plus fraîche et une bouche à l'abri des maladies alors que les autres ont une haleine de cheval, pour reprendre les propos de certains.

— La majorité des habitants de Prologue usent de cure-dent de fabrication artisanale pour déloger la nourriture coincée entre les dents. Je ne vous cacherai pas que la plupart, parvenus à l'âge adulte, sont édentés ou bien encore ont une dentition détestable.

— Par contre il y a une minorité de notables et de bourgeois de Prologue qui se servent de la brosse à dents et des différents dentifrices et autres produits ayant cours sur le marché.

— Plusieurs, dont mademoiselle Harris et moi suivons les préceptes de Madame Celnart dont les manuels sont utilisés ici au Bas-Canada depuis au moins une vingtaine d'années.

— Nous vous reparlerons de tout cela dans une prochaine chronique.



Encore le «poisson d'avril». Cette fois-ci, c'est madame Angélique Hamelin qui a raconté une anecdote à son ange du futur, mademoiselle Gabrielle. Voici cette anecdote. Elle concerne monsieur Ovide Polansky. J'espère qu'il ne me tiendra pas rigueur de parler de cette affaire.

Je n'aimerais pas me disputer avec lui vu qu'il est fort comme deux chevaux.

— «Chère Gabrielle, nous connaissons l'existence du poisson d'avril. D'ailleurs, j'ai une anecdote à vous raconter à ce sujet. Ovide Polansky, malgré toutes ses aventures, est un jeune homme très naïf. Pour la deuxième année consécutive, il a couru le poisson d'avril.

— Voici comment le tout s'est déroulé: son oncle Georges lui dit «je crois que j'ai aperçu une carpe dans le puits où nous prenons notre eau. Je me demande bien comment elle a pu venir là! Vas donc vérifier, Ovide, si je n'ai pas eu la berlue. Si tu la vois, essaie de la pêcher et rapporte-la à ta tante. Elle pourra l'apprêter pour le dîner».

— Ovide s'habille en vitesse, sort sa canne à pêche du placard et court au puits. Il appâte l'hameçon avec un morceau de viande que sa tante lui a gentiment donné et il lance la ligne à l'eau.

— Là, il attend... attend et attend. Une heure passe et toujours rien.

— Transi, il décide de revenir à la maison pour se réchauffer un peu. Il n'a pas aussitôt passé la porte que tous les membres de la famille partent d'un grand éclat de rire en lui lançant un retentissant :

— «Poisson d'avril, Ovide!».

— Vous comprenez, chère Gabrielle, que cette histoire a fait le tour du village et a fait rigoler bien des habitants de Prologue.»

Certes! Cette histoire nous a bien fait rire, mais je crois que le pauvre Ovide l'a trouvé moins drôle. M'est d'avis qu'il prépare un tour à jouer à son oncle pour bientôt!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Les prix des produits au Bas-Canada

Prologue, jeudi 19 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Les nuages s'attardent. Voilà quatre jours qu'ils s'évertuent à nous cacher la lumière bienfaisante du soleil. On dirait un bal qui se prolonge. Hier, la balade incessante du vent a fait valser les formes cotonneuses dans un étourdissant va-et-vient que quelques malheureux rayons de lumière sont parvenus à percer. Aujourd'hui, il tombe une pluie fine qui s'est donnée comme mission de fertiliser la terre.

qui soit.

Ici à Prologue, comme je l'ai déjà mentionné dans différentes chroniques, les habitants fabriquent la plupart des produits qui leur sont nécessaires, tels balais, savon, pelles, sabots, etc.

Certes! ils doivent recourir, à l'occasion, au magasin général pour acheter ce qu'ils ne peuvent faire eux-mêmes, mais, il arrive parfois que certains décident de s'en passer, car ils n'ont pas l'argent pour se les procurer.

À preuve, il y a un très grand nombre d'enfants qui, la bonne saison venue, viennent en classe, pieds nus. Et que dire des hardes qu'ils portent?

Un vent de panique s'est emparé des habitants de Prologue. Il paraît que plusieurs correspondants du futur sont à l'affût de nos moindres faits et gestes.

Ainsi, certains veulent connaître à tout prix la valeur de nos produits de consommation.

Il importe d'abord de comprendre que de tout temps, il y a eu et il y a encore des facteurs qui influent sur la fixation des prix.

Certes! un résident de la ville qui n'exploite pas de terre et qui n'a ni vaches, ni potagers, devra s'approvisionner aux différents marchés, là où les habitants de la campagne avoisinante vont vendre les surplus de leurs exploitations agricoles.

Certes! il doit leur en coûter très cher pour vivre et, j'ai vu de mes yeux vus, des gens réduits à la plus grande misère

Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de fouiller dans mes vieux papiers afin de vous donner quelques indices de la valeur des produits que nous retrouvons au Bas-Canada.

N'oubliez pas, ce ne sont que des prix approximatifs, car, il faut tenir compte du lieu, de la saison, du groupe social et de nombreux autres aspects.

Par exemple, la dame d'un riche marchand de Montréal n'aura pas dans les pieds les mêmes souliers que la vieille Onésine, la mère du «passeu», Trefflé Bellerive.

Ma foi! J'imagine qu'il en est de même dans le futur.

Les prix que je donne ici sont les prix des dernières années, prix qui sont plus élevés que les années qui ont précédé: on sait que cette élévation dans le coût de tous les articles de consommation est un fait commun à tous les pays.

Pour une meilleure compréhension, j'ai regroupé les produits en différentes classes d'appartenance.

Ainsi, il y a une classe de produits qui concerne l'art forestier, la chasse, la pêche et les récoltes de produits obtenus sans culture.

Je dirais que les bois sont au nombre d'une soixantaine de variétés : bois blanc, tilleul, sumac, érable commun, érable rouge, érable ondé, piqué, pleine, prunier sauvage, cerisier rouge, cerisier d'automne, cerisier à grappes, pommetier blanc, pommetier jaune, néflier, senelier, cormier, poirier sauvage, cornouiller, frêne blanc, frêne noir, frêne dur, frêne commun, carthame, orme, orme rouge, orme gris, orme dur, noyer tendre, noyer noir, noyer brun, noyer blanc, noyer doux, noyer gras, chêne blanc, chêne de savane, chêne rouge, chêne noir, châtaignier, hêtre, charme, platane du Nord, pin résineux, pin rouge, pin jaune, pin blanc, sapin, pruche, épinette blanche, épinette noire, épinette rouge, cèdre blanc et cèdre rouge, bois de fer, bouleau, bouleau blanc, bouleau rouge, merisier blanc, merisier rouge, aulne, aulne noir, tremble, tremble-peuplier, peuplier, liard.

Le prix du bois d'équarrissage des spécialités connues dans le commerce sous le nom de pin blanc et de pin jaune est, pour pièces équarries, de 28 à 90 centimes le pied cube, suivant la qualité et la grosseur des poutres.

Le chêne, dans les mêmes conditions, de 1 franc 30 centimes à 2 francs 50 cents; le merisier et l'érable de 60 c. à 1 franc; l'épinette rouge de 50 c. à 1 fr.; l'orme, de 66 c. à 1 fr. 66 c.; le frêne de 50 c. à 90 c.; le noyer noir de 1 à 1 fr. 25 c.; le pin rouge de 66 c. à 1 fr. 18 c; le cèdre de 30 c. à 50 centimes.

Le bois de sciage pris sur les marchés pour l'exportation affecte la forme régulière des madriers du commerce d'une longueur uniforme de 12 pieds, d'une épaisseur uniforme de 3 pouces et d'une largeur variable.

Les madriers se vendent au cent à l'étalon de Saint-Pétersbourg: le cent contient environ 2 mètres cubes de bois, et environ 130 mètres superficiels de sciage, à ne compter qu'un trait de scie par madrier.

Par exemple, les madriers de pin coûtent, dans les mêmes conditions, de 120 à 300 francs; les madriers d'épinette, de 60 à 150 francs.

Les soliveaux de divers bois, de petites dimensions, préparés pour bâtisses, comme par exemple de 9 pouces sur 5, coûtent selon les localités, de 20 à 40 centimes le pied linéaire.

Ici, à Prologue, au moulin à scie de monsieur Scott, le coût est de 30 centimes le pied linéaire.

Le bois de chauffage à la corde, qui contient au moins 4 mètres cubes, coûte dans les villes: pour la corde d'érable dur, mêlée de merisier (du poids environ de 2,600 kg..), de 30 à 40 francs; pour une corde de bois tendre (du poids d'environ 2,000 kg.), de 12 fr. 50 c. à 20 francs.

Ici à Prologue, les habitants ont pour la plupart un boisé au bout de leurs terres, ce qui leur permet de faire eux-mêmes leur bois de chauffage.

Le bardreau de cèdre fait au moulin à scie de Prologue, une fois fendu et poli, coûte de 7 à 9 francs le millier, pouvant couvrir une superficie d'environ 30 mètres.

La planche de 10 pieds de longueur, sur une épaisseur d'un pouce et une largeur moyenne de 10 pouces, coûte: pour la belle de pin, suivant la qualité de l'espèce, de 40 à 80 francs le cent; pour la belle d'épinette, dans les mêmes conditions, de 20 à 40 francs.

Les barils pour la farine contenant à peu près 190 livres coûtent de 1 fr. à 2 francs. Les seaux à l'eau, faits en pin à la mécanique, et peints, coûtent, au magasin général de Monsieur Eustache Lavoie, de 80 centimes à un franc; les grands, seaux en chêne, de 2 francs à 2 fr. 50 centimes.

Le sucre d'érable, mis en pains, coûte suivant la saison et la qualité, de 25 c. à 50 centimes la livre.

Ici, à Prologue, plusieurs habitants qui ont des érables à sucre sur leur terre, font eux-mêmes leur propre provision de pain de sucre et, certains sont excellents. Je pense entre autres à ceux de madame Marie-Louise Beaulieu.

Les gommes des arbres résineux, tels que le pin, le sapin et l'épinette, surtout celle des premiers, fournissent pour la confection des vernis et de certaines préparations officinales, des substances précieuses.

La gomme de pin (baume du Canada) coûte de 4 à 4 francs 50 cents le litre. L'huile d'épinette (huile résineuse) coûte de 6 à 7 francs le litre.

L'huile de baleine coûte environ 1 franc le litre; les huiles de marsouin, de pourcie, de requin, de loups-marins, une fois clarifiées, coûtent environ 1 franc 25 cents; les huiles de morue, de capelan, de sardines, coûtent 90 cents.

Le prix des fourrures varie beaucoup, suivant les années. Voici en moyenne, en raison de saison, de la grandeur et de la qualité, les extrêmes entre lesquelles varient ces prix:

— Peaux d'ours de 20 à 80 francs; de loup-cervier de 12 à 20 francs; de renard rouge de 5 à 7 francs; de renard argenté de 50 à 150 francs; de renard noir de 150 à 600 francs; de castor de 3 à 8 francs la livre; de loutre, la peau, de 25 à 50 francs; de vison de 5 à 10 francs; de martre zibeline de 20 à 50 francs; de martre rouge de 10 à 20 francs; de caribou et d'original passés de 20 à 40 francs; de loups-marins de 2 francs 50 centimes à 5 francs.

Ma foi! Tout cela est fort long et il va falloir que vous lisiez mes prochaines chroniques si vous voulez connaître les détails du prix des céréales, des fruits et légumes et autres articles de consommation.

À suivre.



Il n'arrive pas un jour sans que l'un de mes concitoyens ne vienne me lire une lettre en provenance du futur.

Aujourd'hui, mon choix s'est posé sur la correspondance que la jeune Édith Desrosiers entretient avec mesdemoiselles Imene, Andeline, Jeanne-Cassandra et Olga.

Édith trouve ses correspondantes vraiment douées pour écrire. Elle croit qu'elles seront écrivaines un jour. Ma foi! Après avoir lu quelques-unes de leurs lettres et poèmes, j'avoue que je partage le bonheur et l'enthousiasme d'Édith!

Voici le poème de mademoiselle Imene. Il s'intitule:

— «L'HIVER».

«L'hiver est froid,  
Le vent fou emporte la neige  
blanche,  
Il nous empêche d'admirer,  
Les bonshommes de neige  
ébouriffés.  
Les arbres sont blancs,  
Les champs sont immenses,  
Le gazon jaune est gelé.  
L'oiseau s'est envolé,  
L'hiver est froid,  
Alors on a besoin de soie.»

— Diantre! Quel joli poème!

Voici le poème de mademoiselle Jeanne-Cassandra intitulé:

— «MON RÊVE DU TEMPS».

«Une nuit,  
Je rêvais aux verbes,  
Aux mers et aux étoiles,  
Des verbes au futur,  
Des mers de tous les temps,  
Et des étoiles d'éternité,  
Je voulais créer un objet,  
Un objet de rêve,  
Un rêve d'enfant,  
Un enfant qui dort,  
Il dort, il dort.  
C'était moi,  
Dans mon rêve du temps.»

Voici le poème de mademoiselle Andeline intitulé:

— «BON RÊVE».

«J'ai rêvé de savoir voler,  
Comme un oiseau gracieux,  
Entouré d'air merveilleux,  
Et s'élançant vers les cieux.

J'ai rêvé d'être une feuille morte,  
Flottant autour d'un arbre très vieux,  
Et jouant avec le vent capricieux.

J'ai rêvé d'être un enfant sauvage,  
Dans la forêt tropicale,  
Vivant de liberté,  
Sous un ciel sans nuage.

Je tombe dans les rêves magnifiques,  
Qui me font dormir toute la nuit,  
La nuit si sombre,  
La nuit si maléfique.

Quand le jour se lève,  
Le matin ensoleillé,  
Fait fuir mes rêves,  
Ces rêve qui le jour,  
Dorment dans mon crayon.»

Ouah! Par la barbe de mille dragons! Ces jeunes filles sont très talentueuses.

Je comprends mademoiselle Édith d'être très fière de correspondre avec des jeunes filles si douées.

Ah! Tous ces belles phrases imagée m'enivrent. Je me dis qu'il n'y a que la poésie pour toucher l'âme aussi profondément.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Les essences de bois et leurs utilités

Prologue, samedi 21 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Chaleur et humidité se donnent la main depuis ce matin pour nous rendre la vie inconfortable. Le thermomètre a atteint un record de 92 degrés Fahrenheit. La respiration est difficile et le labourage devient un acte d'héroïsme.

La chronique d'aujourd'hui sera également entièrement consacrée à vous donner une idée des produits qui circulent, ici à Prologue et ailleurs ainsi, que de leur utilité et de leur coût.

J'ai fait, lors de ma dernière chronique, une énumération des bois qui peuplent nos forêts et je me demande combien des ces variétés existent encore dans le futur!

Madame Marie-Louise Beaulieu m'a raconté que plusieurs de ses correspondants lui ont parlé de pollution et de disparition de certaines espèces végétales et animales.

Je m'interroge à savoir s'il en va de même pour les forêts!

Le pin, l'un des principaux articles d'exploitation du Canada, sert à tous les usages; on l'emploie en grande quantité dans l'ébénisterie, la menuiserie, la charpente, la construction des navires; enfin dans tous les arts où le bois entre pour un des matériaux.

L'épinette blanche suit le pin et s'emploie pour les mêmes usages, à défaut de ce dernier; ce bois est plus fort que le pin.

L'épinette rouge est peut-être le bois le plus précieux que possède le Canada, pour les constructions navales surtout; il jouit de qualités toujours séparées dans les autres espèces, de légèreté comparative, de force absolue et de durabilité égale à celle du meilleur cèdre.

On l'emploie à beaucoup d'usages dans les différentes constructions et, depuis que l'on a reconnu en Europe l'excellence de ce bois, la demande augmente beaucoup.

Le chêne le meilleur ne lui est supérieur que placé dans les parties extérieures d'un navire et pouvant être soumis à des frottements fréquents ou à des chocs violents et répétés.

Dans l'architecture navale, par exemple, il n'est rien de comparable, sous aucun rapport, à une épinette rouge employée, soit dans la courbure, les guirlandes et les découpures d'un navire.

On emploie le cèdre dans la charpente des édifices, dans la membrure des navires et dans le «clôture» des propriétés rurales comme le font la plupart des habitants de Prologue.

Ce bois est très abondant dans les boisés de la seigneurie et il paraît qu'il est très peu coûteux dans le bas du fleuve Saint-Laurent, là où il atteint de grandes dimensions.

Le chêne est employé presque exclusivement dans la boissellerie et dans la construction des navires et est exporté dans le même but.

Il y en a de plusieurs espèces: le chêne blanc est le meilleur, il pousse particulièrement sur le haut du Saint-Laurent.

L'orme de différentes espèces, dont les unes forment un bois inférieur et les autres un excellent bois, est employé dans l'architecture navale au pays et à l'étranger.

Le frêne sert aux arts de construction, de boissellerie et de carrosserie.

Les différentes espèces de merisier servent principalement aux ébénistes et aux charrons et aux carrossiers; c'est pour cet usage qu'il est exporté.

Employé dans les charpentes des navires pour les parties qui doivent être immersées, il devient d'un usage de plus en plus commun. Nul bois ne résiste mieux aux chocs et aux frottements que le merisier de bonne qualité.

L'érable, surtout les espèces connues sous le nom d'érable piqué, d'érable ondé et d'érable rubané, est un des plus beaux bois que puissent employer l'ébénisterie et la marqueterie.

Sa dureté, sa beauté et la modicité de son prix en feraient aussi un bois remarquablement propre à la confection des parquets pour les appartements.

Les différentes espèces de noyer, et surtout le noyer noir, fournissent aussi à l'ébénisterie des bois recherchés.

Il en est de même d'une espèce de cerisier qui ressemble à l'acajou et qu'on emploie beaucoup au Haut-Canada.

Le tilleul et le bois blanc servent surtout dans la carrosserie à la confection des panneaux de voitures; ces bois étant sans nœuds et peu sujets à déranger dans l'ouvrage pourraient aussi convenir à bien des usages; on les emploie aussi dans l'ébénisterie.

Parlons maintenant agriculture.

Les prix des céréales ont atteint en ces dernières années une élévation si exceptionnelle, qu'il serait incorrect de donner les cotes des marchés de l'année.

Les prix qui suivent peuvent être considérés comme prix moyens des articles de bonne qualité au port d'embarquement pour la mer.

Pour les autres articles, les prix n'ont pas beaucoup varié, ceux que je donne ici sont les prix de l'objet acheté au Canada.

Un râteau à cheval (machine économique en bois), 50 francs; une charrue en fer, de 35 à 80 francs; un moulin à battre (système à dents), avec appareil pour la mise en mouvement par des chevaux, de 800 à 1,300 francs; un moulin à battre (système tambour et cylindre), avec appareil, de 300 à 400 francs; un coupe-racines, de 80 à 100

francs; un moulin à farine portatif, 600 francs; une machine à moissonner, 1,100 francs; cibles, de 100 à 600 francs.

Le blé, le boisseau, de 4 à 5 francs 50 centimes; avoine, de 1 à 2 francs; orge, de 3 à 4 francs; pois, de 3 à 4 francs; graine de lin, de 4 à 5 francs; graines de fourrage et légumes pour semence, de 10 à 15 francs; houblon, 1 franc la livre; tabac, 50 centimes; sucre d'érable, de 25 à 50 centimes; laine brute, de 50c. à 1 franc la livre.

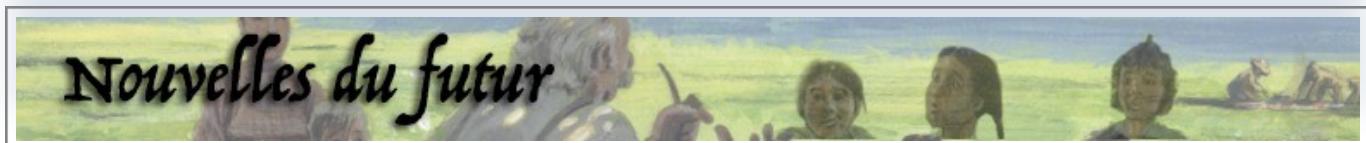
Le blé s'est vendu dans ces derniers temps jusqu'à 10 francs le boisseau (environ 30 kilos).

Dans notre pays, chaque propriété est close, et les héritages sont distincts et le propriétaire n'habite jamais (ou presque) en dehors de ses champs à moins qu'il n'en possède plusieurs.

On appelle un grand propriétaire au Canada, celui qui possède au-delà de 400 arpents de terre et un petit propriétaire, celui qui possède moins de 80 arpents.

Que dire des machines agricoles si ce n'est de constater que la grande majorité est faite d'après des modèles d'inventions européennes et américaines, dont quelques-unes seulement ont subi des changements; à l'exception de quelques charrues dont les dessins sont canadiens, quelques-unes de ces charrues sont d'une supériorité incontestable.

J'espère, par cette démarche, vous avoir appris sur l'économie du Canada en 1853 et sur l'esprit industrieux des gens qui l'habitent.



Dans l'une de ses lettres expédiées dans le futur, le quêteux, Jos Languille, a raconté l'histoire suivante à son ami Maxime.

Il m'a demandé de la reproduire dans cette nouvelle, de façon à ce que tous les gens du futur en aient connaissance.

Alors voilà cette histoire: elle s'intitule, «LE CADEAU DU LOUP».

— «Lors d'un périple qui durait déjà depuis plus d'un mois, il est arrivé qu'un soir je ne puisse me trouver de place pour passer la nuit à l'abri; j'ai donc dû coucher dehors, dans les bois.

— C'était, comme dans toutes ces sortes d'histoires, par une belle nuit de pleine lune. Il faisait chaud et je ne parvenais pas à dormir.

— Je me retournais sans cesse à la recherche d'une position confortable qui m'apporterait le sommeil.

— Tout à coup, je me suis retourné et surprise, j'aperçois à deux pas de moi, un loup! Énorme! Immobile, debout sur ses quatre pattes qui me fixait droit dans les yeux.

— Malgré la précarité de la situation, je n'eus aucune peur. Pourtant, c'était la première fois que je vivais une pareille histoire.

— Bien que je me sois alors remémoré toutes sortes d'histoires épouvantables sur les loups-garous, aucune peur ne me fit frémir.

— Cette magnifique bête n'avait pas l'air méchante. Je ressentais plutôt comme une grande émotion et une grande excitation m'envahir. J'avais l'impression du «déjà vu»: nous nous connaissions déjà!

— La bête s'approcha calmement et alla s'asseoir, tout près de moi, sans jamais cesser de me fixer. C'était une vraie belle bête!

— Nous sommes restés ainsi pendant un long moment. Puis, je me suis endormi sans crainte, à la merci des crocs du loup. À mon réveil le lendemain, je vis que le loup était parti et qu'il m'avait laissé un cadeau.

— Non, ce n'était pas un objet; c'était encore bien plus précieux. Cette expérience m'avait transformé. Je sentais de nouvelles émotions m'envahir et s'installer en moi; j'étais devenu paisible et confiant.

— J'avais la certitude que dorénavant, plus rien ne me ferait peur et que plus rien ne m'attristerait vraiment, enfin presque.

— Comme je l'ai déjà dit, cette aventure m'a fortement marqué. Une question revenait sans cesse à mon esprit: «Pourquoi n'avais-je pas eu peur?

— La réponse me fut donnée à la suite d'un songe. Dans ce rêve, le loup me disait que tous les deux, nous étions «frères» par la tache de naissance que j'avais sur mon épaule. Le loup ajouta que je serais protégé par Dieu ma vie durant à condition, bien sûr, que je mène toujours une bonne vie. Depuis ce jour, je suis un homme heureux qui partage un secret avec les bêtes.»

Voilà pour l'histoire du «quêteux», Jos Languille!

Ma foi! Cette histoire est merveilleuse. J'aimerais bien vivre un jour, une telle magie.

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Prières aux Saints pour les épreuves de la vie

Prologue, lundi 23 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

**Le temps est revenu à la normale. Le soleil, timide en début de journée, s'est finalement imposé. Tout laisse présager du beau temps pour demain.**

J'ai la main droite toute chaude, tellement je suis à mes devoirs de vous informer sur la nature, l'utilité et la valeur des produits de consommation.

Cependant, aujourd'hui, je prends congé, car de telles recherches demandent parfois de la patience.

Je suis à réaliser un tableau, que je veux le plus complet possible, de la valeur des produits d'alimentation tels, oranges, citrons, oignons, patates, etc.

Avec Monsieur Eustache Lavoie, nous sommes aussi à établir, à partir d'un petit inventaire du magasin, le coût des produits mis à la disposition des habitants de Prologue.

Avec Hilaire Borduas, je suis à préparer une pareille liste pour les articles de luxe qu'il se procure lors de ses visites chez différents marchands et épiciers de Montréal.

Je vous en ferai part dans une prochaine chronique.

Ce matin, ma promenade m'a mené tout droit au hangar du marchand, Eustache Lavoie.

J'y ai rencontré Sylvestre LeBreton, un vieux marin français arrivé depuis peu dans la seigneurie et qui profite de la généreuse hospitalité du marchand. Ce vieil homme se mêle rarement aux affaires du village, mais il s'est déjà fait plusieurs amis.

Nous avons parlé de phénomènes naturels et des réactions des habitants de Prologue qui voient dans certaines manifestations atmosphériques une action divine ou diabolique.

Ainsi donc, je péroraïs sur la simplicité et la naïveté des gens lorsque d'un geste large de la main, il m'interrompit:

- C'est dans la nature des hommes de voir dans les particularités du temps des signes divins ou autres.
- Pour moi, les caprices de la nature, les maladies, la souffrance ont eu, de tout temps, un entendement superstitieux ou spirituel pour les hommes de partout dans le monde.
- Ainsi, dans plusieurs régions de France, lorsque les habitants sont malades, ils s'adressent d'abord aux saints avant de consulter le médecin.
- Il y a saint Gilles pour la peur; saint Marcou pour les clous, l'eczéma ou toute autre maladie de la peau; saint Méen ou saint Mein pour la gale ou lorsque les mains sont atteintes; saint Côme et saint Damien pour les hernies; sainte Appoline pour le mal de dents; saint Denis pour l'eczéma; saint Laurent pour le feu et les inflammations; saint Onuphre pour les rhumes, les douleurs et la paralysie; sainte Wilgeforte pour les cas désespérés, les maux d'estomac ou le rachitisme; saint Léonard, sainte Tiquerie, sainte Wilgeforte, saint Sulpice, saint Léger ou saint Mellon pour faire marcher les enfants; saint Lubin pour le mal de ventre; saint Benoît contre les sorciers; sainte Clothilde pour la paralysie; sainte Honorine pour les maux d'estomac; saint Hildevert pour les vers; saint Clair pour les yeux; saint Guillaume pour les rhumatismes!

— J'ai connu une grand-tante, une brave femme, vieillotte, sèche et ridée comme un cœur de noisette, mais bonne et qui me disait couramment:

— «Man pauv'effant (mon pauvre enfant), j'ai sept saints dans le ventre»!

— Elle croyait avoir sept maladies relevant chacune d'un guérisseur particulier.

— Elle les nommait ainsi: saint Hildevert pour les vers; sainte Radegonde pour le cœur; saint Fiacre pour la plurésie (pleurésie), la plomonie (pneumonie), les crachements de sang; saint Guy pour la tremblote; saint Gilles pour l'eczéma; saint Georges pour les démangeaisons; et, par-dessus tout, saint Benoît, qui chasse les sorts et aurait pu, à lui tout seul, la débarrasser d'un coup.

M'est d'avis, dis-je, que les habitants du Bas-Canada sont moins portés sur ce «mal de saint»!

Ce n'est pas que nous n'avons pas recours à eux. Par exemple, il y a saint Antoine de Padoue pour les objets perdus; sainte Appoline pour le mal de dent; saint Aubert pour la protection des bestiaux; sainte Barbe pour la foudre; saint Blaise pour les maux de gorge; saint Etienne pour la bonne mort; saint Nicolas pour trouver un mari; saint Roch pour les épidémies.

Mais, ici à Prologue, les habitants se contentent de les prier et de leur demander d'intercéder. Nous n'avons pas ces sortes de pèlerinages dont vous m'avez déjà parlé et dont le seigneur Prologue a déjà été témoin lors de ses nombreux voyages en France.

Et puis, il y a certainement des expressions que nous utilisons et qui rappellent ces sortes de croyances.

Par exemple, nous disons pour quelqu'un qui a «la tremblote» qu'il a la «danse de Saint-Guy».

Cette expression n'est pas sans rappeler votre Saint Guy qui guérit les gens qui ont la «tremblotte»!

Oh! Nous avons discouru sur le sujet pendant une bonne heure. L'homme était fort intéressant.

Je dus partir, car je devais aller au magasin pour faire quelques commissions pressantes pour ma mère et travailler avec mon ami Eustache, sur le coût des produits qu'il vend aux habitants de Prologue.

Sur le chemin du retour, j'ai vu plusieurs enfants qui montraient un objet se trouvant de l'autre côté d'une clôture derrière laquelle un méchant bélier attendait le malotru qui oserait le défier.

C'est finalement Odile Lavoie qui a enjambé la clôture pour aller ramasser son tire-pois qu'un malfaisant avait lancé de l'autre côté en la mettant au défi, vous pensez bien, d'aller le chercher.

Édith Desrosiers aurait voulu se sacrifier pour son amie, mais la p'tite Odile ne l'entendit pas ainsi. Une fois parvenue de l'autre côté de la clôture, elle s'est élancée à toute vitesse pour ramasser son tire-pois.

Le bélier n'attendait que cela et lorsque la petite s'est penchée pour ramasser l'objet, il a foncé sur elle et lui a «botté le postérieur», si je puis m'exprimer ainsi.

La pauvre enfant a certainement fait quelques pieds dans les airs avant d'atterrir par terre et de se retrouver les deux mains dans la... de bélier.

Inutile de vous dire que les malfaits responsables de la situation riaient aux éclats, à gorge déployée, à en pleurer.

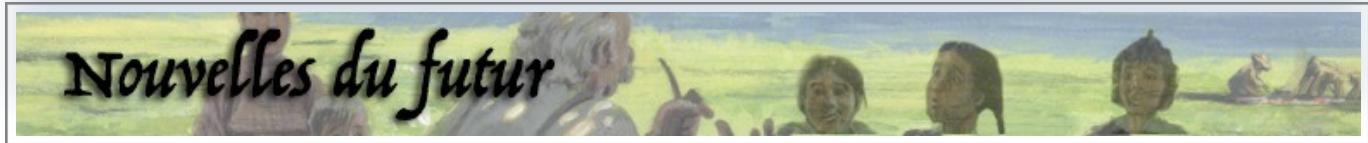
Odile s'est vite relevée pour repartir d'où elle était venue. Je crois bien qu'elle était sur le point de pleurer de douleur lorsqu'elle me vit!

Elle montra alors un courage exemplaire et prit le chemin du retour sans se plaindre ou laisser paraître une souffrance quelconque.

Édith Desrosiers avait un bras autour de ses épaules, mais avant de partir, elle s'était jetée sur le malfaisant responsable des déboires de son amie et lui a assené quelques bons coups de pied au postérieur.

Ma foi! Bien que je répugne à ces sortes d'action, je dois dire que le garçon a eu ce qu'il méritait.

M'est d'avis que dans les prochains jours, ce dernier aura autant de mal à s'asseoir que la petite Odile.



Il se passe des choses bien curieuses avec les LIGNES DE COMMUNICATION et les habitants de Prologue commencent à avoir peur.

Il faut savoir que nos lettres ne traversent plus l'espace-temps depuis plusieurs jours.

Il en est de même pour mes chroniques que je m'applique pourtant à écrire et à expédier quotidiennement.

Monsieur Casimir m'a dit que plusieurs lettres qu'il a expédiées vers le futur, il y a de cela plus d'une semaine lui sont revenues comme par enchantement.

Il ignore totalement si elles se sont redues à destination.

Mystère ! Mystère! Est-ce que nos échanges avec le futur sont compromis?

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Poésie de correspondants du futur

Prologue, mercredi 25 mai 1853

### **TEMPÉRATURE DU JOUR**

Hier, vers midi, les habitants de Prologue ont eu droit à un phénomène très particulier dont je ne saurais dire le nom.

Un beau cercle a entouré le soleil durant plus d'une heure.

Il était surmonté d'une couronne dont le centre paraissait être en droite ligne avec le zénith. La couronne était d'un bien plus grand diamètre que le cercle, le devenant d'autant plus que le cercle l'était moins. Il n'y avait que la partie extérieure de visible; mais il paraît que si elle eût été complète, elle aurait touché le disque du soleil.

L'air était chaud et pesant comme en plein mois de juillet. L'atmosphère paraissait remplie d'une vapeur épaisse qui, en augmentant, a obscurci le soleil et alors, le phénomène s'en est allé.

Vers les 6 heures du soir, nous avons eu droit à un gros orage avec vents impétueux et le tonnerre est tombé sur le toit de l'église.

Heureusement aucun dommage n'a été fait à l'édifice. Plus tard en soirée, le vent a cessé et il est tombé une pluie douce et rafraîchissante qui a perduré toute la nuit.

Il se passe quelque chose de très important, je le sens.

Ce matin, je suis allé rendre visite à monsieur le curé Chandonnay pour avoir des détails sur la construction du presbytère et la contestation de certains habitants de Prologue.

Je sais qu'un représentant de Mgr l'évêque de Québec était venu à Prologue pour discuter avec lui et décider de l'affaire.

Je voulais donc l'entretenir de cela et voir les devis et les échéanciers de construction.

Je désirais également connaître les intentions de monsieur le curé sur la soi-disant volonté de Robert Bergeron de se présenter comme candidat pour l'élection d'un marguillier.

J'avais l'intuition qu'il se passerait quelque chose.

Et bien, je venais à peine de m'asseoir dans le grand salon de madame Rachel Blackburn, à l'invitation du prêtre, que nous entendîmes frapper à la porte.

Quelques minutes plus tard, madame Blackburn venait dans le salon, mander d'urgence monsieur le curé.

Ils parlèrent à voix basse de telle manière qu'il me fut impossible d'entendre quoi que ce soit.

Monsieur le curé me fit ses excuses et sortit. Je voulus le suivre, mais madame Pauline Lemieux me barra le chemin. Elle passait le balai et n'en finissait plus de me bloquer la voie.

Tous savent à Prologue que je suis un homme de bonne éducation et qu'il ne me viendrait jamais à l'idée de bousculer une femme.

Et bien, je confesse que, devant le manège de la ménagère, je me suis surpris à la bousculer et, sans m'excuser, j'entrepris de rejoindre monsieur le curé.

Je n'arrivai pas à rattraper son attelage, mais je vis qu'il était avec l'épouse de Robert Bergeron, le contestataire.

Par la suite, il s'est engouffré dans la maison de celle-ci et je ne le revis point sortir.

Cela faisait bien une heure que j'attendais lorsque j'aperçus monsieur Jean Laprise, le capitaine de milice, qui venait vers moi à toutes jambes. Il m'attrapa par le bras et me confia que les ouvriers avaient commencé à creuser les fondations du presbytère.

Un incident malheureux était survenu et l'un des journaliers était mal en point. On cherchait le docteur Harris.

Il paraît que Robert Bergeron a été vu sur le chantier et l'on doute qu'il soit responsable de cet accident.

Le capitaine de milice était venu quérir mon aide, car le bonhomme s'était enfui et on le recherchait.

Je m'apprêtais à le suivre lorsque je regardai une dernière fois en direction de la maison.

Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir à l'une des fenêtres, Robert Bergeron: l'homme que le capitaine de milice recherchait.

Pourtant, le jeune Laprise m'avait affirmé qu'il était passé par la maison de Bergeron quelques minutes plus tôt et qu'il ne l'avait pas trouvé. Seuls monsieur le curé et l'épouse du fuyard étaient présents.

Bien qu'il fut étonné de la présence du prêtre chez son ennemi juré, le jeune Laprise ne discourut pas sur la chose.

Que devais-je faire? Monsieur le curé était là depuis une heure, rien ne laissait supposer qu'il était en danger.

Je décidai de ne rien dire de mes observations au capitaine de milice.

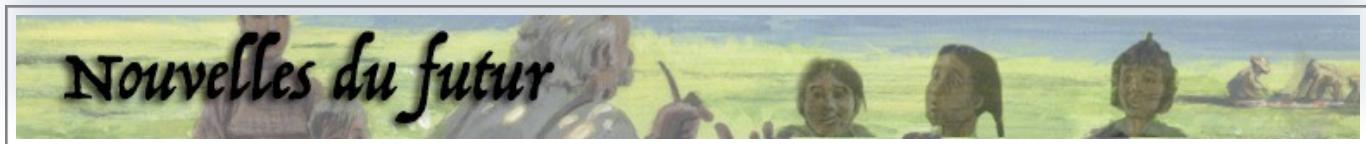
J'avais le sentiment d'avoir une histoire extraordinaire entre les mains. Après tout, monsieur le curé Chandonnay ne pourrait me priver d'informations privilégiées.

Je me frottai les mains, esquissai un léger sourire et suivis le jeune homme. Il me regarda et dit :

— Ouais, j'ai l'impression que toute cette affaire vous amuse, vous devriez avoir honte, un pauvre homme est sérieusement blessé, il n'y a pas de quoi se réjouir!

Il avait raison et je n'avais rien à dire à cela, je hochai la tête, pris un ton grave et lui dis :

— Pardon, mon cher monsieur, j'avais la tête ailleurs ... je suis votre homme!



Monsieur Eustache Lavoie est venu me voir ce matin. C'était urgent et je dois avouer qu'il ne semblait pas très content.

— Moi aussi, j'ai des correspondants qui écrivent de magnifiques poèmes. Il serait juste qu'ils fassent partie de cette chronique.

Hum! Voyons voir cher monsieur.

Sans attendre, monsieur Lavoie m'a remis la dernière lettre qu'il avait reçue de ses bons amis Zakari, Momtchil, Kejinsan!

— Diantre! dis-je, en admiration devant de si beaux poèmes. Vous avez bien raison, monsieur le marchand, il va falloir que je laisse une place à tous ces mots qui expriment tant de paysages émotifs.

Inutile de vous dire que notre bon marchand était content de ma promesse. Il s'en est allé, le torse bien droit, l'orgueil joyeux et le cœur attendri.

Voici donc ces merveilleux poèmes. Je vous présente d'abord le poème de Zakari: il s'intitule «Mon cœur sublime et doux».

Mon cœur sublime et doux.

«J'ai rapporté ma peur,  
 Dans mon cœur sublime et doux,  
 Comme des roudoudou tout ronds,  
 et un grognon bien bon.  
 Quand je vois un orphelin,  
 j'ai la larme dans le coin.  
 Je le recueille et l'accueille,  
 comme l'écureuil dans ses feuilles.  
 L'humanité se salit,  
 dans un monde de guerre et de fer.  
 Levons les mains pour accueillir,  
 ce monde de soie et de foi.»

— Et, voici le poème de Kejinsan:

«Dans la nuit sombre et noire,  
 Un enfant courageux et heureux  
 A perdu une clé magique et magnifique  
 Dans l'océan terrible et agité  
 Il est le premier enfant courageux et curieux  
 À voir une étoile blanche  
 Mais l'étoile blanche lui dit de voler dans le ciel  
 Pour voir briller sa clé sur les vagues  
 Il enfourche un tapis volant et monte vers les étoiles blanches  
 D'en haut il aperçoit sa clé  
 Il plonge dans l'océan  
 Et brusquement se réveille  
 Ce n'était qu'un rêve,  
 un rêve d'enfant».

J'ai montré ces poèmes à l'institutrice du village et elle m'a demandé de féliciter non seulement les correspondants du marchand général, mais également l'enseignant qui sait mettre tant de magie dans l'esprit des écoliers qu'il instruit.

— Nos félicitations à tous et que la vie soit toujours belle pour vous!

— Horace a écrit: «*Navibus atque Quadrigis petimus bene vivere. Quod petis hic est*», ce qui signifie: «Sur les flots, sur les grands chemins, nous poursuivons le bonheur. Mais il est ici, le bonheur».

— Certes! notre bonheur à nous, gens de Prologue, c'est de vous lire, de vous connaître chers amis (es) du futur!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## La reconstruction du presbytère serait-elle contestée?

Prologue, vendredi 27 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Merveilleuse journée ensoleillée: un vent léger et rafraîchissant a adouci les effets brûlants des rayons du soleil sur les visages encore blêmes de l'hiver. Cela fait plaisir: c'est par ces belles journées que les fleurs naissent et les pensées riantes aussi.

Ce matin ma promenade m'a mené au bac de Trefflé Bellerive. Je lui ai demandé de me traverser sur la rive de la seigneurie de la Vadrouille.

Le pauvre homme a bien essayé de connaître les raisons de mon déplacement, mais rien n'y fit! J'étais tout silence et perdu dans mes pensées.

En fait, j'étais incapable de lui dire quoi que ce soit puisque je n'avais aucune idée de ce que j'allais faire là-bas!

Ce n'est que parvenu sur la terre ferme que je décidai d'aller visiter mon ami, le curé Antoine Labonté dit Pirouette.

Je fus reçu à bras ouverts par mon bon ami! Lors de notre discussion, je me suis informé des problèmes qu'il avait rencontrés lors de la construction de l'église et du presbytère de sa paroisse.

J'ai appris que ces sortes de construction dépendaient en partie de l'attitude et des dons de persuasion du curé.

L'enjeu est toujours de taille et de nombreux événements peuvent influencer à la fois ses rapports avec ses paroissiens et le déroulement futur de sa carrière.

Ma foi! Je dirais que monsieur le curé Pirouette est de l'étoffe des curés grands bâtisseurs.

Administrateur avéré, il s'était efforcé de prouver aux fidèles de sa paroisse la viabilité financière de son projet.

Pour les convaincre, il avait habilement réfuté les arguments des opposants et flatté la vanité paroissiale en invoquant les efforts consentis par les communautés dans les paroisses voisines.

Il avait été aussi un habile conciliateur, parcourant la paroisse en quête d'appuis.

Certes, il avait dû faire aussi quelques compromis comme monsieur le curé Chandonnay l'a sûrement fait avec le rebelle Robert Bergeron!

Il avait même accepté de patienter quelques mois pour éviter de brusquer certaines natures moins conciliantes.

Il m'a confié, à demi-mot, que d'autres curés ne savaient vraiment pas y faire.

Il paraît que certains prêtres rencontrent une résistance indéfectible.

Rien d'étonnant à cela, me dit-il, car certains curés ont la mauvaise habitude de se mêler ouvertement des querelles paroissiales.

Pas surprenant que leurs prises de position ou leurs fréquentations déplaisent à un groupe de fidèles qui refusent dès lors de se plier à leur volonté.

— J'ai en mémoire, me dit-il, l'histoire du curé Etienne Desserte qui dut abandonner son poste, car les fidèles l'avaient accusé, auprès de monseigneur l'évêque, d'avoir trompé la paroisse et de l'avoir lancé dans une «entreprise folle et ruineuse».

— Cette histoire avait fait resurgir d'anciennes querelles et ranimé certaines haines.

— Il paraît que vingt ans après le départ du pauvre prêtre, les fidèles de la paroisse étaient encore divisés sur la question!

Puis, fixé sur cette idée, il me dit:

— Vous rappelez-vous le curé Lafouine, mon bon ami?

— Bien sûr, lui dis-je, il desservait la paroisse de Saint-Benoît, située à l'est de la seigneurie de la Chamaille.

— Et bien, c'était pourtant un curé estimé de ses paroissiens. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il a échoué complètement dans sa tentative de reconstruire le presbytère! Les coûts du bâtiment furent âprement contestés.

— Beaucoup de zèle avait présidé aux premières démarches, mais les habitants ont reculé en prenant connaissance du devis. Il a dû payer lui-même, de sa poche, les coûts de réparation du bâtiment.

— Il paraît que ses sermons sont toujours très emportés et très inspirés. Malheureusement une partie de la population n'y voit que sentiment de vengeance de sa part. Je me suis laissé raconter que plusieurs fidèles ont déserté l'église et font quelques milles de plus pour aller entendre un curé moins inspiré.

Nous avons ainsi fait le tour de quelques paroisses avoisinantes pour finalement conclure...

— Et par chez vous, comment les choses avancent-elles? Est-ce que monsieur le curé Chandonnay a réussi à rompre toutes les résistances, demanda-t-il gentiment ?

J'allais l'informer des derniers événements lorsque le bedeau fit irruption dans le salon.

Les deux hommes discutèrent à voix basse. Mon ami vint vers moi et me demanda de l'excuser. Il devait aller ondoyer un nouveau-né que la sage-femme croyait en danger de mort!

Je lui promis de revenir pour le mettre au fait de l'affaire de la construction du presbytère de la seigneurie Prologue.



La jeune Chloé Lavoie a reçu une lettre d'Ariane lui indiquant comment les gens du futur font pour avoir de la lumière. Voici un passage de cette lettre:

— «Pour la lumière des chandelles, nous en prenons seulement aux fêtes. Et puis quand on ne fait pas de fêtes, les lumières sont des ampoules accrochées au plafond. Une ampoule c'est : il y a un petit carré accroché au mur et un bouton sur le petit carré. Si tu lèves le bouton vers le haut il y a un petit rond de lumière qui va s'allumer au plafond et tout la pièce va s'allumer.»

Héhé! Voici la réponse de Chloé:

— «Oh là!!! Votre lumière semble être de la vraie magie. J'ai essayé de faire apparaître la lumière chez moi, mais ça ne va pas du tout! Voici comment j'ai procédé : j'ai d'abord placé un carré sur le mur. J'ai enlevé un bouton de ma robe et je l'ai placé sur ce carré. Ensuite, comme vos instructions le disaient, j'ai fait monter le bouton, mais rien ne s'est produit... pas de lumière, rien n'est apparu au plafond. J'ai pensé que je n'avais pas fait les choses tout à fait comme il le fallait. J'ai donc relu votre lettre, j'ai essayé de nouveau et ... toujours rien. Vraiment, je ne sais pas quoi faire de plus. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi cela ne fonctionne pas? En attendant, je continue d'utiliser la lampe à l'huile ou une chandelle..»

Diantre! Il va falloir que ces jeunes filles éclairent nos lanternes... héhé!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Corvée pour aider Luc Papineau à construire sa grange

Prologue, dimanche 29 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

**Le beau temps persiste.**  
Quelques nuages épars ont distrait de temps à autre, le rayonnement du soleil mais, pas suffisamment pour qu'on y porte attention.

Ce samedi, les habitants ont fait une corvée.

Les jours précédents, le jeune Luc Papineau avait visité les voisins et parcouru la côte pour s'informer des disponibilités de chacun.

Tôt hier, une vingtaine d'hommes se sont présentés. Chacun a apporté un outil : une scie, un marteau, un fil à plomb, etc. Ils étaient tous là pour aider le jeune Papineau à construire sa grange.

La corvée fut d'autant moins une corvée que les hommes ont eu l'impression de faire un cadeau de mariage au jeune Papineau qui a prévu se marier avec Jane-Édith Caldwell.

Et oui! C'est pour bientôt!

Comme le soleil ne manquait pas au rendez-vous, les hommes ont pris soin de se munir d'un chapeau de paille.

J'ai cru reconnaître la signature de Clothilde Marchand sur quelques têtes.

Roger Lamarre a été désigné comme menuisier en chef. Il a montré les plans de l'édifice, donné ses directives, expliqué les étapes du travail et réparti les tâches.

Après les taquineries d'usage, les hommes se sont mis rapidement à l'ouvrage, car la corvée est l'affaire d'une journée et il faut profiter de la belle température.

Les habitants ont d'abord disposé les soles qui sont de longues pièces de bois qui servent d'assise à la grange puis ils ont disposé les lambourdes.

Et, petit à petit, le châssis s'est levé.

Toute la journée, Prologue a résonné des coups de marteau, du va-et-vient de la scie, des cris des enfants qui tournaient autour et que l'on disputait pour qu'ils ne s'approchent pas trop de peur d'en voir un se blesser.

Les cruches d'eau ont été portées à bout de bras par les femmes.

Les joueurs de tours en ont profité pour arroser les uns et les autres.

Jane-Édith Caldwell, aidé de la mère du jeune Luc Papineau, a préparé une soupe pour les hommes. Le temps venu, elles ont crié de presser le pas et de cesser de lambiner, autrement la soupe figerait dans les plats!

Au menu : soupe au pois, lard salé, lait caillé, sucre d'érable et pain de ménage.

Les histoires fusaient, les rires sonnaient aux oreilles, le temps était à la joie.

Après une heure de «récréation» les hommes ont repris l'ouvrage. Certains ont élevé les murs en planches alors que d'autres ont travaillé au comble.

Il n'y avait pas de paresseux parmi ce groupe d'hommes vaillants et joyeux.

L'après-midi s'est passée ainsi et, là où le matin il n'y avait que brins d'herbe, s'élevait maintenant une grange.

À la fin de la journée, les habitants ont ramassé les outils, les retailles et les copeaux.

Avant que certains ne partent, le jeune Papineau a rappelé qu'ils étaient tous invités à un souper et à une veillée dans la grande maison de ses parents.

Diantre! Quelle veillée mes amis, quelle veillée ! Je crois bien que tous les violoneux de la seigneurie Prologue étaient là!

Le jeune Sébastien Hamelin avait apporté sa «ruine-babine» et Jérôme Lagibotière, sa bombarde. Pendant que plusieurs fumaient la pipe en admirant la grange, d'autres, plus jeunes ont joué «à la jambette» et au tir au poignet.

C'est le jeune Henry-Firmin Mclean qui a gagné le concours de la jambette. Faut dire qu'il a toujours été vite à se remettre sur ses pieds!

Je m'en suis retourné à la brunante, car les soirées sont encore fraîches. Quelle veillée, les amis, quelle veillée!



La correspondance avec les gens du futur excite toujours autant nos concitoyens. Imaginez, madame Pétronille Papineau est venue me voir tenant très haut une lettre que deux de ses correspondantes, mesdemoiselles Joannie et Véronique, lui ont expédiée, il y a de cela quelques jours. Madame Pétronille m'a avoué qu'elle avait peine à imaginer le monde dans lequel vivent ces jeunes filles. À preuve, la description d'une invention appelée «motoneige». Voici donc la définition d'une motoneige:

— «petit véhicule à une ou deux places, muni de skis à l'avant et de chenilles à l'arrière servant à circuler sur la neige».

— Diantre, lui dis-je, je ne savais pas que les chenilles étaient devenues résistantes à l'hiver.

— Vous saurez, monsieur Lebeau, que je fus aussi grandement étonnée et, je crois bon de vous mettre au courant de ma réponse afin que tous sachent, à Prologue, que je ne suis pas dupe.

Voici donc la réponse que j'ai fait parvenir à mes deux correspondantes:

— «Mademoiselle Véronique, pouvez-vous bien m'expliquer à quoi peut vous servir un véhicule avec des skis devant et des chenilles derrière. Je ne comprends pas comment il se fait que des chenilles puissent survivre à l'hiver. Vous êtes bien cruelles de vous servir de ces pauvres petites bêtes pour faire avancer votre carriole. J'essaie de m'imaginer, mais je n'y arrive pas. Je pense que de voyager à pied va beaucoup plus vite que la vitesse à laquelle peuvent aller les chenilles! Je pense que je déteste les motoneiges!»

Ma foi! dis-je, je ne peux croire que de pauvres petites chenilles puissent faire avancer un quelconque véhicule. Il doit s'agir d'un même mot qui a une signification fort différente dans le futur.

— M'est d'avis, chère dame, qu'il serait préférable d'éclaircir tout cela avec vos deux correspondantes, car il ne faudrait pas les condamner avant qu'elles ne vous aient expliqué ce qu'il en est exactement.

— Pauvre petit bonhomme, me lança-t-elle spontanément! Vous n'allez pas croire que je n'y avais pas pensé... tout de même, m'sieur l'écriveux... je ne suis pas une sotte!

Puis, elle est partie en gloussant très fort telle une poule qui appelle ses petits. Imaginez mon indignation! Je commence à être de l'avis de monsieur le curé Chandonnat à savoir que la correspondance avec les gens du futur dérange certainement quelques pauvres esprits!

*Augustin Lebeau, journaliste*



## Inspection des nids et des œufs de canard sur l'île-aux-fermiers

Prologue, mardi 31 mai 1853

### TEMPÉRATURE DU JOUR

Soleil et vents légers ont régné sur Prologue toute la journée.

Depuis la mi-mai, deux individus qui disent être en mission scientifique arpencent les berges de l'île-aux-fermiers pour y recenser, paraît-il, les nids et les œufs de canards.

Ces deux messieurs logent à l'auberge l'Harfang des Neiges.

Messieurs Tancrède de Salaberry et Gédéon Beaugrand dit Champagne sont, aux dires de madame Chiasson, professeurs de sciences naturelles au collège de Montréal.

L'aubergiste prétend que ces deux individus sont louches du fait qu'ils n'apprécient pas sa tarte aux pommes.

Hum! À bien y penser, quoi de plus louche en effet que deux individus qui n'aiment pas la tarte aux pommes de madame Chiasson?

Vous conviendrez avec moi que des hommes manquant à ce point de goût ne peuvent être que suspects!

La jeune Jane-Édith Caldwell m'a confié que ceux-ci auraient pris à partie deux enfants de Prologue : Anthony Prologue, âgé de 12 ans, neveu du seigneur Gonzague Prologue et Charles Harris, âgé de 8 ans, petit-fils du seigneur.

Les deux enfants mènent et ramènent plusieurs bêtes sur l'île-aux-fermiers matin et soir. Ils auraient joué de bien vilains tours aux deux étrangers.

À la suite de quoi, la jeune domestique aurait surpris une conversation dans laquelle ces derniers affirmaient que les enfants étaient de la mauvaise graine et qu'ils auraient un jour ou l'autre une bonne leçon!

Les enfants les auraient dépouillés à plusieurs reprises des pique-niques, que madame Chiasson préparait spécialement pour eux, vu qu'ils passaient la journée sur l'île, pour n'en revenir que très tard le soir avec la dernière traversée de monsieur Bellerive!

Cet après-midi, madame Marie-Louise Beaulieu est venue me voir pour s'enquérir de l'identité de ces hommes bizarres.

Il paraît que l'un d'eux l'a visité pour la questionner sur ses canards domestiques et en particulier sur la soi-disant intelligence de Tancrède, son canard et animal préféré.

— Tancrède n'a pas semblé froissé outre mesure par les familiarités de ce monsieur, mais je n'ai pas aimé la façon qu'il avait de lui tâter les flancs comme s'il jaugeait la bonne chair à se mettre sous la dent, dit-elle, les deux mains bien plantées sur les hanches.

Elle ajouta :

— En tout cas, il a besoin de ne pas faire de tort à mon canard, sinon gare!

Tournant les talons elle s'en est allée, marmonnant quelques insultes qu'il est préférable de taire!

Passons à autre chose. Je suis passé par le chantier de construction du presbytère. Les fondations avancent bien et, malgré la pluie, les maçons triment dur.

Il paraît que les scieurs du moulin à scie travaillent matin et soir pour livrer les différentes sortes de planches que nécessite une telle construction.

Eustache Lavoie est chargé de charroyer les pierres de maçonnerie aux ouvriers. Il trouve celles-ci du côté ouest de la montagne du Solitaire sur une des rares terres qui aient échappé à l'emprise des immigrants qui se sont installés dans la côte des Écossais.

Cette carrière renferme de belles pierres et du sable en quantité.

Luc Papineau s'occupe, lorsqu'il n'est pas à travailler sur sa concession ou bien encore à accompagner le capitaine lors de ses voyages sur l'Anabelle, d'une équipe de trois ouvriers qui charrient du matin au soir les matériaux si précieux aux maçons.

Deux de ces hommes sont Sean et Henry-Firmin Mclean, le père et le fils.

On travaille par beau temps, car sous la pluie, les chemins boueux sont difficilement praticables et les charrettes, chargées à plein, s'embourbent facilement.

Henry-Firmin travaille également comme gabetier sur la goélette du marchand et je crois bien qu'il préfère la navigation au métier de charretier.



Nos correspondants nous apprennent que tous ces petits fruits dont nous nous régalons existent encore dans le futur.

Ils se retrouvent dans des marchés. Les gens les préparent alors en confiture, un peu comme on le fait nous-mêmes.

La culture des fraises et des framboises se fait en juin et juillet.

Il paraît que d'immenses champs de fraises sont envahis par des cueilleurs dès l'apparition des premiers fruits mûrs.

Ce sont de grosses fraises, contrairement à nos petites fraises des champs qui, elles, dépassent rarement la grosseur d'une framboise.

*Augustin Lebeau, journaliste*